

J.-J. WEISS

J.-J. WEISS

GEORGES B. STIRBEY

J.-J. WEISS

CONFÉRENCIER — CHRONIQUEUR
DE THÉATRE — JOURNALISTE — PORTRAITISTE
ÉCRIVAIN ÉPISTOLAIRE



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1910

A

J.-J. WEISS

J'ai rassemblé, dans ce volume, plusieurs études sur l'œuvre et l'esprit de J.-J. Weiss : études parues à différentes époques de ma vie.

Aujourd'hui, en les réunissant, j'en fais hommage à la mémoire de celui qui fut l'ami et le camarade de ma jeunesse.

G. B. S.

Château de Bécon, 1910.

J.-J. WEISS

EN 1864

—

Il y a dans tout l'ensemble de sa personne quelque chose de réfléchi et de fier : le regard, qui est très ferme, pense et observe et s'éclaire parfois d'un sourire de malice. Les lèvres que surmonte une fine moustache, seul et dernier vestige d'aspirations militaires, sont d'un contour très fin et se tirent volontiers vers les coins, comme pour lancer une remarque piquante.

FRANCISQUE SARCEY.

(*Revue Française*, août 1864.)



J. J. Weiss

en 1880

J.-J. WEISS

CONFÉRENCIER

1866

I

Dans les derniers mois de l'année 1865, on voyait, en certains soirs de la semaine, arriver et se réunir un nombre considérable de personnes sur la place de l'Opéra, au coin des rues Scribe et des Mathurins. L'Opéra cependant était encore en construction, les hôtels qui l'entourent n'étaient pas tous achevés, le milieu de la place était un chantier abandonné aux entrepreneurs de maçonnerie, aux tailleurs de pierre, aux menuisiers, aux peintres de l'architecte Charles Garnier. A un signal donné, la grande porte cochère ouvrait ses deux battants, toutes ces personnes assemblées s'engouffraient sous sa voûte, puis lentement, prudemment, les unes étonnées, les autres anxieuses, descendaient un, puis deux, puis trois esca-

liers et s'arrêtaient devant une cave. Le gaz flambait et alors apparaissait une coquette salle, véritable bonbonnière décorée avec grand art et d'un goût raffiné. Au bout, on apercevait une petite scène, avec une petite rampe éclairée ; dans le fond de la scène se dressait un orgue qui laissait supposer qu'on y faisait de la musique ; plus près, au premier plan, une petite table, avec son petit verre d'eau classique, attendait un conférencier. Cette salle s'intitulait l'*Athénée*, et le public descendu dans cette cave tapissée de velours rouge venait assister à un tournoi oratoire.

Deux hommes, anciens élèves de l'École Normale, dont l'un fut un éminent professeur, s'étaient entendus pour y établir des conférences régulières. Dans les années qui avaient suivi le coup d'État, M. Deschanel avait fait avec grand succès des conférences à Bruxelles, il avait rapporté à Paris l'expérience du métier : un art merveilleux de bien dire, un grand savoir, une connaissance des détails matériels de l'entreprise et de la direction, un flair de son public (1). Il trouva dans M. Yung un auxiliaire précieux. M. Eugène Yung, écrivain distingué, possédait deux grandes qualités, véritables dons de nature : il savait manier la publicité et donner une direction aux foules ; il possédait en outre les qualités d'un administrateur. Tous deux adressèrent un appel aux personnalités de grand renom et de grand talent, et firent de la presse et du public leurs complices. On décida qu'il y aurait trois soirées par semaine, chaque soirée se partagerait en deux

(1) M. E. Deschanel avait déjà, en 1881, organisé avec l'aide de M. Lissagaray *les Conférences de la rue de la Paix*.

conférences; et on s'adressa au Gouvernement pour obtenir l'autorisation nécessaire... Méfiant par nature, le Gouvernement impérial ne vit pas ces conférences d'un œil favorable. Il exigea d'abord le nom des conférenciers; puis il mit, comme condition, que le sujet choisi pour chaque conférence serait approuvé par le Ministre compétent; enfin, il répondit qu'il accordait à MM. Yung, Hément, La Pommeraye, Léon Say, Taine, Weiss, Assollant, Sarcey, Deschanel, l'autorisation de faire des conférences littéraires; mais qu'il la refusait à MM. Saint-Marc Girardin, Jules Simon, Laboulaye, Albert de Broglie, Augustin Cochin. Le nom de ces derniers, l'opposition constante qu'ils avaient faite au Gouvernement impérial, leur talent, leur habileté, et l'autorité dont ils jouissaient, avaient excité au dernier point l'inquiétude ombrageuse de Napoléon III.

Malgré ces obstacles, l'institution nouvelle commença avec un réel succès : l'Athénée de Paris, rival de l'Institution royale de Londres, eut de belles soirées. Le balcon, les loges étaient occupés par des dames en toilette de bal; l'orchestre, le parterre, par des professeurs, des membres de l'Institut, des journalistes, des étudiants, des curieux, des hommes instruits qui prenaient à l'Athénée plus de plaisir qu'au théâtre. C'est sur cette scène petite et pimpante, c'est devant ce public choisi que ces jeunes orateurs presque tous professeurs, ces écrivains connus déjà du public, à la veille de devenir célèbres, vinrent successivement parler au lieu d'écrire; les uns avec autorité et conviction, tous avec une franchise courtoise, et souvent avec une profondeur hardie et spirituelle. Le

public suivait avec un vif plaisir et un réel intérêt ces jeunes savants dont la parole était si sûre, si élégante et parfois si indépendante.

C'est dans cette salle, à cette table et devant ce verre d'eau sucrée que J.-J. Weiss, eut aussi ses jours de parole; c'est dans cette salle de l'Athénée qu'il fit ses conférences sur Molière (1). Elles sont assez piquantes, les circonstances qui amenèrent Weiss à exposer ses idées sur Molière. On s'était déjà occupé de Molière à l'Athénée; tout un mois on disserta dans les journaux sur ce qui s'y était dit au sujet du grand poète comique. M. Sarcey, dans une conférence, avait commencé en lançant un simple mot (2); ce mot avait soulevé des contradictions. Excité, piqué au jeu par ces contradictions, M. Sarcey, qui d'ailleurs était d'un caractère, d'un esprit, et d'une sûreté de savoir à ne pas lâcher facilement pied, continua dans le même sens pendant une nouvelle soirée. M. Deschanel vint ensuite, et répondit à M. Sarcey par le panégyrique absolu de Molière, de sa personne, de sa vie, du rôle politique et social qu'il a joué ou du moins du rôle politique et social que depuis une soixantaine d'années on s'est habitué à lui attribuer. Enfin, M. Étienne Arago à son tour intervint plume en main dans la querelle; il reprit et soutint dans son feuilleton de l'*Avenir National*

(1) *Molière* par J.-J. Weiss. Calmann-Lévy, éditeurs.

(2) Ce mot sur Molière, mot risqué et bien sévère, avait trait à son rôle de poète amuseur du roi Louis XIV et de la cour. Voyez les *Souvenirs d'âge mûr* de M. Sarcey, chap. IV, p. 49).

la thèse qu'avait déjà plaidée avec son éloquence habituelle M. Deschanel. M. Sarcey se trouva ainsi seul contre deux. C'était beaucoup d'avoir à la fois contre soi et l'éloquence aimable de M. Deschanel, et le savoir de M. Étienne Arago, l'un des hommes très rares qui possédaient à fond l'histoire du théâtre depuis deux cents ans, et que l'on pouvait presque définir « le dernier des classiques ». Weiss eut alors envie d'intervenir à son tour pour venir en aide à M. Sarcey ; non qu'il eût la prétention de rétablir la balance, il voulait seulement peser un peu de son côté. Pour se faire bien comprendre, il dut donner quelque développement à son sujet, et le partagea en quatre conférences.

La thèse ou plutôt les thèses que l'on y trouvera soutenues forment un ensemble de vues sur Molière, une étude de son génie et de son théâtre assez particulière, assez nouvelle, inattendue même en plus d'un point, et en tout cas très personnelle. Cette conférence en quatre parties, tout animée des ardeurs de la brillante polémique littéraire qui en fut l'occasion, fit-elle parmi les auditeurs de l'Athénée de 1865 beaucoup de prosélytes? Nous n'en savons rien, et, à vrai dire, il semble permis d'en douter. Mais qu'elle ait été très curieusement accueillie, écoutée avec un sérieux et vif intérêt, même par ceux d'entre eux dont elle contrariait ou même heurtait, ici ou là, les sentiments instinctifs ou raisonnés à l'égard du grand poète, nous le croyons sans peine; et, d'ailleurs, le succès d'attention et d'applaudissement qu'elle obtint, nous

est attesté par plus d'un contemporain et véridique témoignage.

Nous osons espérer que les dissentiments auxquels aujourd'hui, comme alors, elle pourrait donner lieu, n'ôteront rien, pour les lecteurs intelligents, à l'intérêt de l'exhumation que nous avons cru devoir en faire à leur adresse.

Peut-être ils nous diront que le Molière qui, dans ces pages ressuscitées, leur est offert, n'est plus celui qu'ils ont l'habitude d'entendre célébrer par la voix publique et par les juges compétents, d'accord avec elle, celui qu'eux-mêmes, pour leur compte, ont appris à connaître et à aimer, ou du moins qu'il en diffère notablement et s'en éloigne par certains traits et par l'ensemble; que, sans être diminué, ils en conviendront sans peine, ni rabaissé, c'est là pourtant en somme le *Molière de J.-J. Weiss* et de quelques autres, qui, avant ou après lui, l'ont étudié avec une égale indépendance d'esprit, sinon avec la même puissance d'observation et d'interprétation.

Oui, peut-être; et toutefois, dans ce Molière nouveau, imprévu à certains égards, nous le reconnaissons, combien de parties du Molière de tout le monde, du Molière du peuple et des doctes, du Molière à bon droit traditionnel, se retrouvent les mêmes, de nouveau appréciées, commentées, caractérisées, avec un degré d'approfondissement qui les met en plus vive et plus pleine lumière (1).

(1) Celles-ci, par exemple, qu'on pourrait intituler : De la prédominance, chez Molière, de l'étude morale et dramatique des caractères sur l'invention scénique, la technique théâtrale (première conférence). — De la puissance de Molière à donner aux caractères qu'il met en scène une

Et même ce qui, dans cette étude si fièrement originale et personnelle, pourra sembler risqué, aventureux, paradoxal et contestable, est si étudié, si creusé, si sincère, et, d'ailleurs, si fortement mêlé de vues aussi justes que pénétrantes et d'irréfutables aperçus, que, même en résistant, en protestant, on sent, malgré soi, sa résistance toute mêlée de concessions partielles. Au contact d'esprits originaux de cette trempe, d'une telle initiative et d'une telle vigueur, ce qui étonne ou surprend de leur part, ce qu'on n'admet pas, — ce qui choque même, — donne à penser. En pareil cas on ne laisse pas de tirer un profit de lumière et d'instruction des contradictions même qu'on essuie sans y souscrire.

Les hardies et paradoxales nouveautés d'opinion que, dans cette étude, se permet le critique doublé d'un moraliste, ne sont le plus souvent, qu'on veuille bien le remarquer, que vérités poussées verveusement à l'extrême, hyperboliquement affirmées, développées, sans certains correctifs ou tempéraments qu'elles comportent ou qu'elles demandent, — des outrances de vérités. En veut-on un exemple? Il avoue goûter peu, ou plutôt ne pas aimer (tout en convenant qu'elles sont admirablement peintes, et du plus vivant coloris) les femmes de Molière (1). Elles

valeur *typique* (deuxième conférence). — De l'action *historique* du génie de Molière : de certaines transformations heureuses dans l'esprit et l'état de la famille, dans les mœurs, dans les relations de l'état social, auxquelles, pour une part, le théâtre de Molière a contribué (troisième conférence). — Des causes personnelles et diverses de l'animosité qu'il a déployée dans sa guerre à la médecine et aux médecins (quatrième conférence), etc.

(1) C'est-à-dire les jeunes femmes et les jeunes filles de son théâtre.

ont le tort, à ses yeux, le grand tort d'être, en un sens, trop vraies, c'est-à-dire voisines encore, trop voisines de l'état de nature, et, dès lors, beaucoup trop, quoique à des degrés divers, sujettes et livrées aux instincts de leur sexe, et non pas à ceux qui les font aimer; instinct de vanité, instinct d'indépendance et de plaisir, instinct de ruse et de mensonge, inné, se déployant avec de stupéfiantes ressources dans la lutte qu'elles soutiennent contre parents, maris futurs imposés, amants déçus, etc.; créatures primitives, en dépit des mœurs de civilisation avancée qu'elles partagent, et dont elles ne prennent pas le meilleur; pétries de caprice, d'artifice et d'égoïsme; en somme, malgré ce qu'elles montrent ou étalent de grâce légère ou de vive jeunesse, non moins redoutables qu'attrayantes ou, tout au moins, pour qui sait réfléchir et prévoir, point désirables (1).

Voilà, sans doute, sur les femmes de Molière, un arrêt bien sévère et morose. Mais sommes-nous bien à l'aise pour le démentir et le rejeter, si, sans parti pris, nous nous remettons devant les yeux celles qu'il semble viser tout d'abord? Cette Angélique, qui fait si cruellement expier au pauvre Georges Dandin sa folie; cette Isabelle de l'*Ecole des Maris*, moins scélérate, mais engagée d'elle-même en si audacieuse et aventureuse fourberie; et la Dorimène du *Mariage forcé*; et la plus séduisante, la plus éblouissante des coquettes, qui en est aussi la plus rouée, la plus perverse, Célimène? Et comment faire pour que de ce rigoureux jugement il ne retombe pas

(1) Voir la seconde conférence.

une bonne part sur la célèbre ingénue de l'*École des femmes*, sur cette Agnès, dont l'ingénuité cache des abîmes de machiavélisme inconscient et d'autant plus effrayant? Comment même refuser de mettre, avec d'autres encore (1) en cette compagnie, pour sa précoce habileté, la Louison du *Malade imaginaire*, oui, cette petite, qui, avec tant de soudain à-propos et une si merveilleuse présence d'esprit, fait la morte sous les verges dont son papa la menace, et rapporte en témoin si instruit et si fidèle tout ce qu'elle vient de voir et d'observer curieusement dans la chambre de sa grande sœur?

Ces concessions faites, auxquelles il est difficile, en conscience, de se dérober, nous refusons d'aller plus loin, et nous nous retranchons en toute assurance derrière quelques-unes au moins, derrière Elmire, Eliante, Henriette, derrière Elmire et Henriette surtout. Tout en consentant à mettre celles-ci à part, comme il convient, le terrible conférencier ne désarme pas. Il reconnait, il honore en Elmire l'honnête courage avec lequel, épouse de second lit seulement, et belle-mère de grands enfants, elle vient au secours du foyer domestique envahi par un odieux parasite et combat pour la famille en péril. Cependant l'extrême degré de souplesse et d'habileté qu'il lui voit déployer dans cette chaude affaire (le tête-à-tête avec Tartufe de l'acte IV) ne laisse pas de l'offusquer et lui gâte quelque peu le personnage. Il avoue n'avoir qu'une admiration froide pour une femme aussi forte; il avoue

(1) La Dorimène du *Bourgeois gentilhomme*, et cette Elise de l'*Avare* si aisément complice de l'installation de Valère, son amant, dans la maison de son père, sous un faux nom; et sous un masque d'intendant.

même n'avoir qu'une foi limitée dans l'impeccabilité d'une personne capable de se tirer d'une aussi scabreuse situation avec un aussi étonnant sang-froid et une aussi diabolique adresse, et qui ne se gène pas de témoigner le plus profond, le plus parfait mépris au sot mari qu'elle éclaire à tout risque et qu'elle venge !

Quant à Henriette, oh! il n'a garde de contester ses excellents principes, sa droiture, sa vive intelligence, le sérieux de ses sentiments, sa sincérité : mais le *charme*, demande-t-il, le charme, le trouve-t-on vraiment chez cette fille qui, d'un esprit si positif, oppose aux conceptions métaphysiques de l'amour caressées par sa sœur Armande les félicités matérielles du mariage, et tient tête aux obstinées prétentions et obsessions de Trissotin avec une si accablante supériorité de bon sens, de raison malicieuse et d'ironie? Oui, dit-il, goûtez à votre aise et justement en celle-là tant de fins mérites et de solides vertus; mais, en songeant à son avenir de *femme* (comme à celui des filles que vous voulez former sur ce modèle), n'applaudissez pas trop à ce qui entre de maturité précoce et de virilité d'esprit dans cet idéal créé par le poète ; et, telle qu'elle est, ne vous promettez pas pour elle, aussi sûrement que vous le faites, un bonheur, un particulier lot de bonheur, dans le mariage, qui ferait exception au mélancolique arrêt prononcé par l'auteur des *Maximes* : « Il y a de bons mariages ; il n'y en a pas de délicieux. (1) »

Voilà, certes, sur le compte de deux figures typiques qui nous sont chères, des réserves assez imprévues, et

(1) La Rochefoucauld, *Réflexions ou sentences et Maximes morales.*

qui vont faire bondir d'indignation quelque dévot commentateur des chefs-d'œuvre où elles paraissent. Peut-on nier, cependant, qu'elles aient un coin de vérité? Elles ne sont pas du tout d'un détracteur de Molière, encore moins d'un critique contredisant par nature et quinteux, mais d'un penseur sévère et sagace, d'un libre et pénétrant esprit, qui regarde de près avec ses propres yeux, et *scrute curieusement*. Sans y donner pleinement les mains, n'est-il pas permis, n'est-il pas sage d'en tenir compte pour ce qu'elles ont de subtilement observé, et de suggestif, après tout? D'ailleurs, par l'impression, plus ou moins combattue, qu'on en reçoit et que l'on en garde, elles ont leur utilité à titre de préservatif contre les admirations outrées et routinières, contre les adorations béates, que propage le fanatisme de certains *moliéristes*, et dont J.-J. Weiss était à bon droit agacé. Enfin, ce qui pourra nous être accordé sans peine, elles réveillent, elles piquent, elles amusent, par la verve qui les anime et l'*humour* qui les colore.

En abordant dans cet esprit l'œuvre originale que nous tirons de l'ombre pour eux, les lecteurs n'auront, nous l'espérons, nul effort à faire pour se laisser contredire, instruire, divertir, par les renseignements les plus personnels, et même les plus risqués en apparence, du conférencier.

Telles qu'elles sont, ces pages sur Molière nous ont paru, à plus d'un titre, mériter de voir le jour. Ces pages nouvelles sont l'œuvre sincère de cet esprit chercheur, indépendant, jamais frivole dans ses audaces, lumineux et puissant jusque dans ses écarts.

Quant à la forme de ce nouvel écrit, elle est autre, à certains égards et différente. A celui-ci, le dernier et délicat travail qui *arrête* le détail de la composition et du style, et donne à tout le fini, le *poli*; le travail de la dernière main a manqué. L'état du manuscrit semble indiquer que, sa conférence faite, J.-J. Weiss l'a recueillie à peu près telle quelle, l'a parlée, de nouveau, au papier, en quelque sorte pour mémoire, en vue d'une publicité possible, mais lointaine, et dont l'heure n'est jamais venue. Ou bien, avant sa conférence, il a, non *rédigé*, mais mis en forme une première fois ses idées et leurs développements, d'une main rapide, en se transportant en esprit devant son public d'auditeurs. Quoi qu'il en soit, dans l'un et l'autre cas, c'est ici, ou peu s'en faut, sa parole que l'on entend, c'est lui-même; c'est sa libre parole, avec les inégalités, les négligences, les hasards, les parenthèses, les redites rapides, les soudaines et courtes digressions, que l'improvisation orale comporte et qu'elle excuse; mais aussi, avec un caractère particulier de naturel, une facilité entraînante, une abondance, un abandon sans cesse traversés de traits expressifs, de mots qui se gravent, de vives saillies... Ce mélange même, au lieu de nuire au succès du volume, *Molière*, lui donne peut-être une chance de plus d'accueil curieux et bienveillant.

Cette fois, en effet, au lieu de l'*écrivain* que l'on connaît, de l'irréprochable, de l'impeccable écrivain, dont on sait la langue constamment exemplaire et définitive, la verve serrée, l'essor hardi, mais toujours sûrement réglé, nous offrons un autre J.-J. Weiss, dont le

souvenir se perd ou s'est effacé, celui qui se révélait avec tant d'imprévu et de charme dans la causerie sérieuse comme dans les propos familiers; un J.-J. Weiss conférencier, littéraire et mondain, et l'un des plus originaux, des plus inoubliables, que l'Athénée d'il y a trente ans ait entendus.

J.-J. WEISS

CHRONIQUEUR DE THÉATRE (1)

1886

Le bon sens. — Le bon sens c'est la fleur bleue de la bruyère, elle croît aux champs, où on la foule aux pieds; les bonnes gens de province la mettent à leur boutonnière, le soir, quand ils reviennent de goûter le frais dans les prairies d'alentour, et cela les expose à la risée des élégants qui ont vu la capitale. Mais faites attention qu'il se fabrique dans le monde bien des bouquets où l'on associe avec fracas la tulipe de Hollande aux cactus des tropiques, et où manque la petite fleur bleue.

J.-J. Weiss.

I

J.-J. Weiss avait dit adieu aux lettres depuis un temps considérable, lorsqu'il leur revint au commencement de 1883. La politique avait pris, avait dévoré vingt-trois ans de sa vie. Ce fut parmi les lettrés, parmi ceux qui savent reconnaître et estimer à leur juste prix les vrais talents, ce fut une joie de voir l'éminent écrivain rendu à ses premières études. De cette ardente mêlée des

(1) *Les Théâtres Parisiens*, par J.-J. Weiss, Calmann-Lévy, éditeurs.

partis au fort de laquelle il avait si longtemps combattu, il n'emportait aucune fatigue, aucun ralentissement d'essor ni de verve; il était arrivé à ces années de la vie, qui, chez les natures richement douées, sont celles de la pleine et entière maturité de l'esprit. Quelle nouvelle et brillante carrière il était homme à parcourir, soit qu'il se donnât, comme au temps de ses débuts, à la meilleure littérature de journal et de revue, soit que, plus ambitieux et jaloux d'attacher son nom à des œuvres moins éparses, il consacrât ses loisirs à quelque entreprise de longue haleine, à l'enfantement de quelques beaux *livres*, tels qu'à cette heure on n'en fait plus guère. Le vaste champ de la critique, celui de l'histoire littéraire, celui de l'histoire, lui étaient également ouverts, et parmi tous les sujets qui s'offraient à lui, neufs encore ou non épuisés, il n'avait que l'embarras de choisir.

Mais quoi, y a-t-il des loisirs, des loisirs dont on puisse, comme on l'entend, disposer, là où manquent à la fois situation et fortune? Après de tardives élévations, bientôt suivies de chutes soudaines, après avoir été, sous l'Empire finissant, secrétaire général du Ministère des Beaux-Arts, puis, sous la République, conseiller d'État quelque temps, jusqu'à destitution et complète disgrâce, enfin directeur des affaires politiques au Département des Affaires Étrangères pour quelques jours à peine, précipité de ce dernier poste, avec Gambetta, par la plus inattendue des bourrasques parlementaires, il n'était plus rien; il se trouvait, après ce dernier revers, aussi peu assuré du lendemain, ou moins encore, qu'à son entrée dans la vie au sortir de l'École Normale. Les vainqueurs

du 26 janvier 1883 se fussent honorés en lui réservant, à l'écart du champ de bataille, quelque emploi digne de lui et riche de loisirs. Mais, dans l'ivresse du triomphe, les partis songent-ils à ménager de justes dédommagements aux plus distingués, aux plus intéressants des vaincus?

Gambetta premier ministre, avait appelé auprès de lui le général Miribel au Ministère de la Guerre et J.-J. Weiss au Ministère des Affaires Étrangères. Ce dernier n'était pas de la carrière et passait pour un républicain douteux à cause de ses attaches avec le régime impérial. Ces deux nominations excitèrent une vive émotion dans le camp des ennemis de Gambetta. M. Jules Simon et surtout M. Clémenceau poussèrent des cris d'alarme. Avec le mot d'ordre : *Weiss et Miribel, serviteurs de l'Empire*, ils firent tomber le Grand Ministère.

Weiss répondit aux attaques dirigées contre lui, attaques inspirées par l'esprit sectaire et philistin de ses adversaires. La réponse (1) fut fière et hautaine.

En rentrant au mois de décembre dernier dans le service public, s'écria-t-il, j'eusse été fier d'être un campé, car je crois discerner qu'un campé est celui qui est arrivé par le seul effet de sa valeur intrinsèque, sans aucun mélange de mamouchisme. La vérité est que je ne suis qu'un simple arrivé. Et moi aussi, j'ai suivi des filières! Et moi aussi, je suis décoré ou chamarré d'autant de concours et d'examens qu'il en peut exister! J'ai fait mon temps d'école de gouvernement; je suis agrégé de l'Instruction publique, et, je crois aussi, docteur; j'ai dix-huit

(1) Voir le volume : *Le Combat Constitutionnel*, p. 250.

ans de service dans l'enseignement public et dans la haute administration ; j'ai été professeur de lycée, professeur de faculté, directeur des sciences et lettres, secrétaire du ministère, commissaire du gouvernement près des Assemblées, conseiller d'État en service ordinaire, tant à la section du contentieux qu'à la section de l'intérieur. Je suis moins fier de tout cela, sachez-le, ô snobs et philistins, que d'une dizaine d'articles que j'ai publiés au Journal des Débats, *au* Journal de Paris, *à la* Revue des Deux Mondes, *voire au* Figaro, *qui a l'heur de tant vous offusquer, ô philistins et snobs, et où j'ai peut-être réussi à mettre le corps et le bouquet. Mais qu'est-ce qu'il vous faut donc à présent, snobs et philistins, si tant de certificats que je viens de vous énumérer, les plus difficiles à conquérir de tout le mandarinat, tant de titres accumulés, qui sont les plus hauts de l'État, ne suffisent plus pour fixer votre estime et pour ravir votre idolâtrie?*

Je vous entends. Vous dites qu'il faut aussi ajouter le mérite. Mais vous n'êtes pas les juges du mérite, ô philistins et snobs ; vous ne l'êtes que des galons.

Weiss se résigna donc, ou plutôt, d'un cœur vaillant, se décida à reprendre son métier de journaliste, en dehors, cette fois et désormais, de l'arène politique, lorsque la chronique théâtrale du *Journal des Débats*, qu'un de ses confrères venait d'abandonner, lui fut offerte avec le plus flatteur empressement par une direction intelligente.

Il accepta sans hésiter, et peu de jours après l'effondrement du *grand ministère*, celui qui tout à l'heure, de son cabinet du quai d'Orsay, adressait aux ambassadeurs de la République française des notes ou instructions diplomatiques rédigées de sa plume la plus habile, fit, au rez-

de-chaussée de la célèbre feuille, son début dans la profession de *lundiste*.

On se rappelle encore avec quel éclat de talent et de succès il s'en empara. Du premier coup, il y déployait à l'aise les qualités d'esprit, de goût, de verve qu'elle commande; il en portait allégrement, et d'un facile entrain, les assiduités laborieuses et les servitudes (1).

Il eut cependant quelque peine à se faire à l'une de celles-ci. Il regrettait et souvent on l'entendit se plaindre de ne pouvoir, dans sa critique hebdomadaire, garder aux grands classiques de la scène, à Corneille, à Racine, à Molière, aux chefs-d'œuvre consacrés, sujets inépuisables d'étude et d'enseignement, la place qu'il eût aimé leur donner. La chronique théâtrale du lundi est essentiellement vouée à l'actualité, et ne s'y dérobe pas comme il lui plaît : elle se doit surtout et avant tout à l'examen des nouveautés que chaque semaine voit éclore sur nos

(1) Préface de : *Le Théâtre et les Mœurs*, par J.-J. Weiss, p. 31 et suivantes :

« Mais ce qui a été l'enchantement de mes jeunes années, c'est le théâtre. J'avais sept ans quand on m'y conduisit pour la première fois...

» Ce fut ma vie, une ou deux fois par semaine...

» A Paris, pendant que je suivais le collège, je ne fus jamais privé de théâtre...

» De vrai, je puis dire que j'ai fait mes classes moitié à Louis-le-Grand, moitié à Feydeau, au cintre, et à l'Odéon.

» Je lisais tout ce que je n'avais pu voir.

» J'approchais de la vieillesse, lorsque M. Jules Bapst, directeur du *Journal des Débats*, me proposa de prendre le feuilleton dramatique illustré jadis par Geoffroy et Jules Janin; j'acceptai sans hésitation. Plusieurs de mes confrères me témoignèrent leur surprise de me voir aborder si tard une tâche si lourde, où il semblait que je dusse être novice. J'étais, au contraire, solidement préparé. »

théâtres si nombreux et si divers, ou à de fréquents retours vers ces œuvres plus ou moins contemporaines qui, bien qu'applaudies et en possession de la scène, n'y règnent pas sans conteste, et demeurent encore *sub judice*. C'est à certains jours seulement que l'événement d'une reprise, ou le début, dans quelque grand rôle, d'un talent d'acteur naissant ou déjà célèbre, procure au critique de journal l'occasion ou lui apporte le devoir de payer, lui aussi, après tant d'autres, aux maîtres immortels, un tribut d'admiration raisonnée. Avec quelle vivacité d'empressement J.-J. Weiss saisissait ces bonnes fortunes, trop rarement offertes, et quels trésors de pénétrante intelligence, de haute expérience humaine, d'émotion sincère, d'enthousiasme jeune et communicatif, il y répandait !

On pouvait croire que tout était dit sur *Polyeucte*, si souvent étudié, commenté, célébré, de nos jours, et par des plumes éloquentes! La manière dont J.-J. Weiss nous en parle à son tour dans cet incomparable feuilleton du 6 octobre 1884 (improvisé au lendemain du second centenaire de Corneille), nous en donne, n'est-il pas vrai? comme un sentiment nouveau (1).

Avait-on jamais appuyé de raisons aussi senties et aussi décisives l'opinion des connaisseurs, qui met *Polyeucte* à son rang, à son vrai rang dans l'œuvre du poète, c'est-à-dire au premier? Avait-on jamais marqué de touches aussi vives la forte économie du drame, la fidélité, la réalité historique du tableau de mœurs, surtout la beauté idéale et vraie des caractères, et, par-dessus

(1) Voir le volume : *Autour de la Comédie-Française*, ch. XVIII, p. 236.

tout, l'originalité, la complexité délicate, la grandeur héroïque, le charme divin du rôle de Pauline?

Un autre jour, tout heureux d'une reprise longtemps attendue de *Bérénice*, et encore tout ému de ses ravissements de la veille, il s'attachait, dans une rapide et lumineuse analyse du pur chef-d'œuvre (1) à en montrer non seulement la merveilleuse structure et la poésie enchanteresse, mais aussi et surtout le pathétique puissant, l'intérêt, quoi qu'on ait pu dire, véritablement tragique, et faisait définitivement justice de cette vieille critique superficielle, qui s'obstine à ne voir, dans ce drame de passion et d'héroïque sacrifice, qu'une touchante et un peu longue élégie en cinq actes. Inutile de rappeler ces inoubliables pages sur *Esther*, et, à propos d'*Esther*, sur *Athalie* (2) : elles font si bien comprendre à quelles conditions et par quels dons le génie de Racine a pu s'élever, dans ces deux tragédies saintes, à la perfection de cette espèce de drame si difficile à implanter sur la scène moderne, et de quelle sublimité, de quelle pureté, de quelle douceur de sentiments chrétiens, sous une enveloppe biblique, se composent la beauté religieuse et l'universel et bienfaisant attrait de l'une et de l'autre.

Et tout à côté, quelques échappées dans un sujet tout différent, quelques articles ou bouts d'articles sur le théâtre de Molière (*Amphitryon*, *le Bourgeois gentilhomme*), sur celui de Regnard (*Les Ménechmes*, *le Légataire*), ont

(1) Voir le volume : *A propos de théâtre*, ch. XV, p. 240.

(2) Voir encore, sur l'action dans *Britannicus*, la page qui commence ainsi : « La meilleure tragédie de Racine est toujours pour moi celle qu'on joue ». *Autour de la Comédie-Française*, ch. XI, p. 165.

offert une égale originalité d'impressions, la même sagacité et la même nouveauté d'aperçus, les mêmes grâces piquantes de langage.

Pourquoi la campagne, toute littéraire cette fois, qu'il avait entreprise aux *Débats*, s'est-elle d'aussi bonne heure et sans retour interrompue? En la poursuivant pendant des années encore, il aurait plus souvent touché, toujours heureux d'y revenir, à la grande littérature dramatique du XVIIe siècle; et de tout ce qu'il nous en aurait dit, appris, révélé en des occasions diverses, il eût été possible de former, sous un titre particulier, un recueil distinct, un volume homogène, et de quel prix! Nous aurions ainsi une suite d'études, d'études aussi solides que brillantes, sur les maîtres qu'il avait si familièrement pratiqués, et qu'il adorait!

Mais ne regrettons rien. Si ce n'est pas aussi souvent que nous l'aurions voulu, et en tout loisir, c'est avec une irrécusable supériorité qu'il a fait ses preuves dans cette sorte de critique rétrospective et toujours féconde, qui revient aux plus belles œuvres du temps passé, aux plus définitivement consacrées dans la mémoire des hommes, pour en pénétrer plus à fond et nous en faire plus complètement goûter les beautés immortelles. Et dans celle, moins commode en un sens, ou autrement difficile, qui s'exerce, à ses risques et périls, sur les productions du jour, ou de la veille, ou des époques récentes, qui a mission et devoir de *juge*, de qui l'on attend des avis concluants ou des arrêts motivés, à qui il appartient d'éclairer par une équitable et franche dispensation de l'éloge et du blâme, la justice incertaine, souvent partiale et aveugle

du public, il s'est placé par l'intégrité et la fermeté de sa raison, par la délicatesse vigilante de son goût, par l'indépendance de son esprit, au rang des maîtres. Il a déployé là le savoir, le talent et le courage d'un critique *militant*, tel qu'on n'en voit plus guère à cette heure, surtout dans la littérature de presse quotidienne ; armé de principes, de principes essentiels, et classique de doctrine, mais sans résistance aux nouveautés légitimes, sans dogmatisme jaloux et intransigeant ; très sincère, volontiers décisif, mais gardant toujours, même dans ses plus grandes et plus magistrales sévérités, la mesure et le ton d'un galant homme, et la leste allure, les vives et libres saillies d'un esprit ailé.

L'idée réfléchie qu'il se faisait des droits et du premier devoir de la critique, ses fermes convictions à cet égard, s'étaient hautement manifestées dans quelques-uns de ses écrits antérieurs; — relisez ses considérations sur les *Mœurs et le théâtre en 1865*, publiées à cette date dans la *Revue des Deux Mondes*. — Il s'y plaignait sans détour de voir Messieurs les critiques du temps présent, particulièrement ceux qui traitent dans le journal des choses du théâtre, et non pas les moins instruits de ceux-là, ni les moins accrédités, éluder trop souvent, comme périlleux, ou délaisser, comme pédantesque et suranné, le rôle d'Aristarque, se dérober, soit à dessein, soit par suite d'entraînements divers, à leur fonction propre, essentielle, au devoir de juger et de mettre à leur place les talents vrais ou prétendus, d'après les lumières d'un goût clairvoyant et probe, appuyé d'un certain nombre de principes et de règles trop nécessaires pour être vraiment

oppressives et incommodes à d'autres qu'aux médiocres ou aux impuissants.

... *Faut-il répéter, disait-il, qu'il y a un art du théâtre avec ses règles propres? Oui, sans doute, et nous sommes un peu confus d'avoir à énoncer avec autant de solennité une proposition aussi ingénue; mais les bonnes traditions comme les bonnes études ont été, dans ces derniers temps, si généralement négligées ou abandonnées, qu'on a presque l'air de soutenir un paradoxe quand on parle de règles quelconques. Personne ne croit plus aux* règles, *et la critique y croit moins que personne. La critique a prodigieusement étendu, de nos jours, son domaine : elle se confond volontiers elle-même avec l'histoire, la philosophie et la morale, et nous ne songerions point à l'en blâmer, si elle n'oubliait trop, sur les sommets nouveaux où elle plane, sa première fonction, bien modeste, mais bien utile, qui a été d'apprécier le mérite littéraire des ouvrages de l'esprit, d'en montrer les défauts, d'en signaler les qualités, de chercher à maintenir les saines méthodes de composition et de style. Non seulement la critique dédaigne de remplir son ancien office, mais encore elle désavoue et renie les principes élémentaires sur lesquels il était fondé. Il s'est formé et développé deux écoles de critique, la première trop exclusivement historique, la seconde purement mécanique et dynamique, qui sont venues aboutir toutes deux, par des chemins divers, à l'indifférence en matière de goût. La première n'étudie dans un auteur que ses passions et ses instincts; à ce titre elle admet comme excellent tout ce qui a du relief, et elle fait autant de cas des grossièretés de Shakespeare que de ses beautés. La seconde se contente de dégager dans une œuvre la quantité de talent et d'esprit qu'elle contient, comme le chimiste dégage la quantité d'alcool répandue dans une liqueur généreuse. Le talent une fois mesuré et l'esprit une fois décomposé en ses divers éléments, l'une et l'autre école jugent futile de se demander jusqu'à quel*

point est légitime l'emploi qui a été fait de ce talent et de cet esprit (1). *C'est qu'il n'existe point pour ces observateurs empiriques un type de perfection relatif à chaque art, et dont il faut faire effort pour se rapprocher le plus possible. N'est-il pas évident néanmoins, pour revenir au sujet particulier qui nous occupe, que le théâtre a des lois? N'est-ce pas là un fait confirmé par l'expérience elle-même?*

Pourrait-on soutenir, par exemple, que Phèdre *n'est pas une pièce mieux composée que* Hamlet? *Si l'on transporte* Hamlet *devant un public anglais, sans rien changer à la pièce, telle que l'auteur l'a écrite, si le lendemain on donne* Phèdre *au même public, si d'ailleurs les deux ouvrages sont interprétés avec un art égal, y a-t-il un Anglais au monde, malgré toutes les raisons tirées de la race et du climat, malgré la supériorité du génie de Shakespeare sur celui de Racine, qui refusera de convenir qu'il a commencé par assister à un spectacle où les sensations sublimes étaient mêlées d'une insurmontable fatigue causée par le choc de contrastes trop brusques, et qu'il a ressenti le lendemain le plaisir aisé et sans mélange d'un spectacle constamment pathétique? D'où vient cela, si ce n'est que l'une des deux pièces a été constamment accommodée aux nécessités de la scène, et que l'autre est restée à l'état brut? Qu'est-ce qu'observer les nécessités de la scène, si ce n'est pratiquer des règles et reconnaître un art?*

Et ailleurs, dans le même dessein, et pour en venir avec un redoublement d'évidence à la même conclusion, il mettait à côté et en regard de *Phèdre*, non plus l'*Hamlet* de Shakespeare mais l'*Othello*, et les considérant, les

1. J.-J. Weiss paraît bien ici viser, derrière ces deux groupes, d'une part Taine, de l'autre Sainte-Beuve, sinon comme chefs d'école de tout point responsables, du moins comme ayant engagé par leur méthode et leurs exemples la critique littéraire dans ces voies nouvelles.

scrutant tour à tour, triomphait à montrer que des deux parts, en dépit de tant d'extrêmes différences, soit de procédés de composition, soit de cadre et de durée, entre les deux chefs-d'œuvre, — sous la forme très épurée et fortement concentrée où l'un se resserre comme sous la multiplicité d'incidents et la réalité de peintures que se permet l'autre, — les sources réelles de l'intérêt, les conditions fondamentales de l'émotion dramatique se retrouvent exactement les mêmes : unité d'action, unité non factice, mais intime et substantielle d'une action où, de près ou de loin, tout concourt à l'événement tragique qui la termine ; enchaînement de situations non fortuites, naissant toutes, ou presque toutes, du mouvement même et du conflit des passions mises en scène ; naturel et profondeur de celles-ci ; vérité vivante et typique à la fois, consistance et fidélité à eux-mêmes des caractères à travers l'ondoyante succession et le contraste de leurs états divers, etc. ; enfin tout ce qui imprime nécessairement à une œuvre de théâtre, tragédie classique ou drame shakespearien, vie intense et durée (1).

Les auteurs contemporains ou récents de pièces applaudies, auxquels, tout en constatant leur heureuse fortune, il ne laissait pas de dire les vérités que sa conscience et son goût lui dictaient, eussent été mal venus à s'abriter contre lui du mot célèbre de Molière, trop souvent appliqué à pareil usage, de Molière croisant le fer sur la scène même avec les censeurs de *l'École des femmes :* « Je voudrais bien savoir si la grande règle des règles n'est

(1) *Revue Bleue* du 2 décembre 1882. *Le Drame dans Victor Hugo.*

pas de plaire. » Mot de bon sens, vérité non douteuse, pourvu toutefois qu'on ne la prenne pas trop à la lettre, et qu'on ne veuille pas l'ériger en absolue maxime sur les ruines de toute poétique. Aussi n'y souscrivait-il que moyennant d'avisées restrictions, tout prêt à y contredire ouvertement, si l'on s'en autorisait pour mettre hors de cause l'auteur qui réussit, et si l'on prétendait faire de l'applaudissement le critérium souverain de la valeur des œuvres. Il maintenait imperturbablement en face du succès, même signalé, même retentissant, mais fragile, ou sujet à de légitimes réserves, le droit de la critique, le droit inaliénable de la critique sérieuse. D'autant plus résolu à l'exercer tête haute, qu'en étudiant, comme il était attentif à le faire, de sa stalle d'orchestre, la composition du public, il le trouvait à l'ordinaire, et même dans nos grands théâtres, bien mélangé, plus qu'autrefois, par l'inévitable effet de nouvelles et diverses causes, plus *foule*, d'autant moins compétent, moins difficile sur la qualité de son plaisir, moins capable d'intelligents suffrages.

Peut-on se dissimuler, disait-il dans une de ces pages où la franchise du moraliste observateur répond à la verve de l'écrivain, peut-on se dissimuler que le mouvement inusité des affaires, les spéculations hardies, les coups du sort plus fréquents au lendemain d'une révolution, ont porté au premier rang de la société un flot nouveau de bourgeoisie dont la fortune a été prompte, dont l'éducation sera lente, qui a voulu néanmoins, par droit de fortune, se donner les jouissances de l'esprit avant d'avoir l'esprit cultivé ; que les chemins de fer, influant d'une façon bizarre sur l'état intellectuel de la société comme sur son état économique, versent chaque

jour dans Paris, juge souverain des questions d'art, une masse mobile, mais serrée, de provinciaux affairés, à peine munis d'un peu d'orthographe et de latin, n'ayant fait que des lectures sans choix, qui s'établissent ici pour une saison avec leurs femmes, leurs enfants et leurs petits-enfants, admirent, l'après-midi, les boulevards et les restaurants en vogue, veulent, le soir, admirer les théâtres, et y forment une portion notable des spectateurs; que, de la sorte, les décisions suprêmes en matière de littérature sont soumises à un public sans expérience, pour qui tout est prodige et nouveauté, qui est pressé, qui ne demande qu'à être ému d'une façon quelconque du roman nouveau, qui se divertit au pas de course dans des salles de spectacle devenues succursales de la Bourse...

Que conclure de faits si évidents? une vérité bien simple : c'est que cette monnaie d'applaudissements, qui est le signe sensible du succès, n'a comme toutes les monnaies qu'une valeur variable. Le succès ressemble aux présents que se font les amants, dont la prodigalité ne constitue pas le prix. De même qu'il fut un bon vieux temps

« Qui sans grand art et soin se démenait;
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'était donner toute la terre ronde;

De même il est des époques où un jardin dévasté en l'honneur de Madame Ristori ne vaut peut-être pas la simple fleur tombant jadis pour Rachel de la main délicate d'un amoureux de vingt ans qui ne lisait pas Bérénice *pour la première fois le jour de la représentation. La critique digne de ce nom n'a pas autre chose à se dire. Elle est vis-à-vis du succès dans la situation du roseau pensant. Le succès l'accable; mais, tout accablée qu'elle en soit, elle ne perd ni le droit ni la force de le juger* (1).

(1) *Revue contemporaine*, août 1858 (*Étude sur les premières Comédies* d'Alexandre Dumas fils).

On ne pouvait parler pour elle d'un ton plus fier, ni formuler en son nom une revendication plus légitime.

On s'est plaint, il est vrai, — et nous n'avons garde de nous en taire, — on s'est plaint que, cédant aux impatiences ou aux scrupules d'un goût trop difficile, J.-J. Weiss ait fait, en plus d'une occasion, un usage bien rigoureux, et trop dédaigneusement contraire au sentiment public, de ce droit dont il se montrait si justement jaloux. On lui a reproché des réserves excessives, et même des sévérités ou duretés d'appréciation, équivalant à un déni de justice, envers des renommées contemporaines dont quelques-unes sont déjà presque de la gloire. On lui a demandé compte aussi de certaines admirations inattendues, trop particulières, dit-on, et personnelles pour n'être pas suspectes de parti pris ou de caprice. On a dit, on répétait tout récemment encore que ce même J.-J. Weiss qui, par sa conception théorique du théâtre, et par l'esprit général de son esthétique, se rangeait presque parmi les *doctrinaires* de lettres, sous le drapeau de la *critique de principes*, à l'opposite de la *critique d'impressions*, ne s'est pas, en fait, gardé de celle-ci, comme on l'aurait pu croire; que maintes fois, sans le vouloir il y a lui-même payé tribut, trop vif esprit et trop mobile, trop ardente et primesautière nature, pour tenir constamment une voie tracée, et mettre régulièrement ses exemples d'accord avec ses principes.

On lui conteste ainsi, on lui retire l'autorité, l'essentielle qualité sans laquelle il n'y a pas, en critique, de maîtrise; on ne veut que lui laisser comme une assez belle

part, l'éclat, le prestige, les séductions d'un esprit original et d'un talent rare.

Nous ne réclamons pas pour lui l'inaltérable équité d'un juge infaillible. Quel est le critique, même parmi les mieux doués et les plus honnêtes, opérant sur les œuvres du jour ou d'hier, à qui puisse être raisonnablement accordée une telle clairvoyance et sûreté d'examen? Seule, la postérité, souvent tardive, a compétence et pouvoir pour faire le triage définitif de ce qui doit vivre et de ce qui doit mourir, et pour distribuer irrévocablement les places et les rangs. Ceux-là même qui, par la sagacité d'un heureux instinct, ou à force d'attentive et pénétrante étude, savent le mieux entrevoir ou pressentir ses arrêts, doivent s'attendre à ce qu'une bonne part de leurs opinions ou de leurs sentences soit revisée, corrigée ou refaite par ce juge suprême. L'œuvre critique de J.-J. Weiss, éminente à coup sûr, ne saurait échapper à cette commune loi. Qu'on veuille bien, d'ailleurs, ne pas confondre avec ce qu'on y pourrait relever de jugements plus ou moins réformables, ceux plus sûrs et d'une équité non douteuse que compromet peut-être, à première vue, mais ne doit pas faire méconnaître l'entrain mal contenu d'une rédaction trop vive.

Pour ne pas s'y tromper, il faut, en esprit de justice, faire la part de la verve de l'écrivain, d'une verve qui, par sa chaleur, son éclat, son brio, ses originales soudainetés et boutades, donne parfois à de très bonnes vérités une apparence de passion et de fantaisie; celle aussi d'un naturel enjouement d'esprit, qui se plaît aux exagérations piquantes, et encore d'un tempérament de journaliste,

excité par une vie guerroyante de tant d'années dans l'arène politique, et gardant de ses longs combats une humeur quelque peu batailleuse et taquine. De là, ces spirituelles outrances d'expression, ces mots à la fois caractéristiques et exorbitants de déplaisir ou d'admiration, qui partent comme des fusées, mais d'un fonds d'étude et de raison, et dont, à l'ordinaire, il n'est pas malaisé de rabattre à qui sait lire. De là, ce tour de paradoxe, cet air d'excentricité et de défi donné à des appréciations fort saines, à des thèses très sensées, ou à des nouveautés d'opinion dignes d'un sérieux accueil. Il ne faut souvent que tourner la page ou jeter en arrière un rapide coup d'œil pour réduire à leur juste valeur ces provocantes, étincelantes, amusantes saillies; ce qui les suit, intelligemment rapproché de ce qui les précédait, répare la nuance un moment altérée, rétablit la limite franchie et remet les choses au point. Nos concessions ne sauraient aller plus loin sans retirer l'hommage senti que tout à l'heure nous nous plaisions à rendre à un solide et charmant génie et sans nous mentir à nous-même.

II

En fait, qu'a-t-on, surtout objecté ou reproché à Weiss? Envers qui et sur quelles œuvres l'a-t-on accusé et l'accuse-t-on de s'être montré censeur rigide, étroit, ou, à

l'inverse, juge d'une bienveillance illimitée, excessif et trop complaisant approbateur?

Il est vrai qu'en mainte page, il avoue, avec la plus entière franchise, ne pas admirer le théâtre de Victor Hugo, même en s'arrêtant à ceux de ses drames qui ont été le plus souvent remis à la scène, et dont la vogue ne semble pas épuisée. Était-ce incorrigible parti pris, aveugle résistance d'un obstiné classique aux révélations d'un art nouveau? Pas le moins du monde. On a vu tout à l'heure par ce rapprochement d'un sens profond entre la *Phèdre* de Racine et l'*Othello* de Shakespeare, que son goût raisonné, sa préférence, son faible, si l'on veut, pour la vieille tragédie, pour celle dont Boileau a tracé le code, n'avait rien d'exclusif. Il acceptait parfaitement le *drame*, le drame avec toutes les libertés qu'il comporte, mais aussi avec toutes les obligations dont elles ne sauraient l'affranchir. Dans ce plus large cadre, il voulait trouver autre chose encore que des chocs de passion retentissants, que de surprenants coups de théâtre, que de terrifiants dénouements; autre chose que de beaux vers, des rimes sonores, des tirades d'une éloquente poésie, et des effets artistement combinés de mise en scène et de costume. Il y voulait avant tout ce que le poète de théâtre doit au spectateur : un tableau de la vie, où se rencontrent et luttent des êtres faits comme nous, semblables à nous, en qui chacun de nous puisse à première vue se reconnaître, à quelque distance que les mettent de nous leur condition, leurs vertus ou leurs crimes, leurs aventures tragiques ou fortunées; des hommes enfin, des figures vraies, filles, non de l'imagination qui invente et forge en

se jouant, mais du génie qui crée, les yeux fixés sur l'éternel modèle. De toutes les lois auxquelles il jugeait le théâtre absolument soumis, celle-là est, à coup sûr, la première et la plus impérieuse, et c'est précisément à celle-là que le grand poète révolutionnaire lui paraissait être resté le moins fidèle. Il s'expliquait ainsi à lui-même l'impression de froideur persistante que lui laissaient, en dépit de tous leurs éblouissements et de tous leurs prestiges, les plus renommés de ses drames, et qu'il avouait sans détour.

Que les vieux tenants du romantisme aient protesté avec indignation contre l'insulte faite à leur dieu, soit. Les plus avisés d'entre eux cependant se bornent à tenir ferme pour *Hernani*, *Ruy Blas*, *Marion Delorme*, pour les deux premiers surtout, qui revenus à la scène après mainte éclipse, ont l'air de s'y acclimater, et, même à cette heure, ne cessent pas, paraît-il, de faire d'assez belles recettes...

De quel poids un tel argument peut-il être en un pareil débat? Par où ces deux ouvrages, à les regarder de près, se distinguent-ils des autres drames partis de la même main? Nous offrent-ils un fonds de vérité plus grand? De bonne foi, vivent-ils, existent-ils, ces personnages prétendus shakespeariens, étrangement conçus ou capricieusement développés, inconsistants, fantasques, sujets à plus de désaccords avec eux-mêmes et de contradictions que les défaillances de la volonté ou les orages du cœur n'en expliquent et n'en justifient, et dont le rôle se déroule en ligne tellement brisée, que l'auteur semble avoir systématiquement rejeté comme un joug importun l'antique pré-

cepte d'Horace et de Boileau, l'éternelle loi, dont nul ne saurait impunément s'affranchir :

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit et sibi constet.

Qu'est-ce que cet Hernani, ce conspirateur bandit, cet *outlaw* espagnol, que pousse une haine héréditaire, qui, dans l'ombre, s'attache avec l'ardeur d'une furie vengeresse aux pas de don Carlos, qui veut sans cesse le tuer, le tient, ici et là, au bout de son poignard, et jamais ne le tue, et toujours le laisse aller sans aucune bonne raison; non moins surprenant, quand proscrit, fugitif, traqué sous un déguisement et toujours affamé de vengeance, il jette lui-même le masque, par un désespoir d'amour aussi injuste qu'insensé et s'obstine à livrer lui-même sa tête mise à prix à qui veut la prendre?... Que dire de ce vénérable seigneur, loyal, hospitalier, magnanime, type d'honneur et de vertu, dont un dépit, une douleur, si l'on veut, de vieillard amoureux, fait un monstre, et qui, abusant d'un pacte baroque, vient, comme un noir démon, substituer au dénouement heureux le dénouement atroce, par la plus imprévue et la plus satanique des vengeances...

Et ce Charles-Quint, roi d'Espagne, qui en 1519, au temps où il attend des nouvelles de la Diète de Francfort réunie pour l'élection d'un empereur, se livre aux ébats d'une jeunesse à la don Juan, fait le guet sous les balcons, pénètre en séducteur dans les maisons honnêtes, se cache dans une armoire, enlève à main armée la beauté qu'il poursuit, à la barbe d'un des vieux et des plus respectables

grands d'Espagne, oncle de la doña et de son futur époux!... Il était vraiment temps de dire la vérité au public sur ces fantoches, et mieux qu'on ne l'avait pu faire à l'origine (1).

Et cet autre, ce Ruy Blas! Quel étonnant composé! Comment suivre dans ses incarnations variées et ses volte-face ce bizarre mortel, laquais, poète, amant d'une reine, patriote, grand homme d'État, qui, des hauteurs où une noire intrigue et son propre vol l'ont porté, se laisse précipiter avec une docilité inconcevable, et, dans son effondrement, ne s'avise qu'à la dernière extrémité du coup d'épée qui sauve à grand'peine du pire des scandales et du plus affreux destin celle qu'il adore? Regardés de près, analysés de sang-froid, ces excentriques personnages perdent corps et substance, et semblent moins figures de drame que de fantasmagorie. Sous la main du redoutable anatomiste qui sépare les éléments hétérogènes

(1) Au surplus, depuis peu, la jeune école qui se lève, de critiques éveillés et indépendants, ne s'en fait pas faute. Le brillant successeur de J.-J. Weiss aux *Débats*, au lendemain d'un anniversaire du poète célébré aux Français avec représentation gratuite et apothéose, écrivait : « Si miraculeusement versifié qu'il soit, et quelque plaisir qu'il nous donne à la lecture, ce n'est pas le théâtre de Victor Hugo qui peut justifier ces honneurs extraordinaires. Dès qu'on essaie de les réaliser sur la scène, de donner un corps à ces froides et éclatantes chimères, ces drames sonnent si faux, que c'est une douleur de les entendre. Ou plutôt, tranchons le mot, ils ennuient. (Les contemporains, t. III, 1889). — M. Émile Faguet n'en juge pas autrement et se prononce dans le même sens d'une façon non moins irrévérencieuse. Voir ses *Études sur le XIXe siècle*, 1887, p. 181. — M. Ernest Dupuy, admirateur fervent, lui, de Victor Hugo, reconnaît que ses drames sont *trop imprégnés de lyrisme* pour ne pas *perdre beaucoup à être représentés*, et avoue sa préférence pour le *Théâtre en liberté* (*Torquemada, la Forêt mouillée, Gallus*, etc. destiné à la lecture, et où le poète, en conséquence, a pu produire, sans se heurter aux mêmes écueils, sa puissante fantaisie. Voir *Victor Hugo, l'homme et le poète*, 1887.

dont ils sont formés, et met à nu leurs antinomies, ils ne tiennent pas. — Voyez en particulier le feuilleton, le plaisant et magistral feuilleton du 19 novembre 1883 sur une reprise de *Ruy Blas*! — Cependant, aux clartés du lustre, l'audace confiante et juvénile avec laquelle ils sont jetés sur la scène, la vie factice qui les anime, la fière désinvolture de leur langage, le relief de leurs attitudes, la soudaineté même des péripéties, le romanesque étrange, souvent féerique des situations, l'éclat de l'appareil théâtral, occupent, saisissent une assistance en grande partie formée comme toujours, et plus que jamais aujourd'hui, de spectateurs impressionnables, fort accommodants au fond, beaucoup plus naïfs qu'ils ne croient l'être, prêts à s'intéresser à ce qui vivement les étonne. Ceux que plus de culture et quelque dose d'esprit critique mettent sur leurs gardes, et les délicats, et les connaisseurs — il en reste encore — épars dans la salle, demeurent froids, même aux endroits les plus acclamés, mais non pas insensibles à tout ce qui, dans le mouvement et la qualité du style, révèle un rare tempérament de poète ; ils prennent plaisir au jaillissement des vers bien frappés, à l'escrime éblouissante du dialogue, à l'envolée lyrique des meilleures tirades, plaisir tout littéraire, plaisir de tête où l'*émotion*, celle dont il s'agit, l'émotion dramatique, n'a point de part. Interrogez-les, et s'ils ont le courage de leur opinion, ils en conviendront aussi franchement que le faisait pour son compte notre critique.

Pour moi, disait-il, je vois sans une larme expirer Doña Sol et Hernani; j'entends sans terreur ni trouble le De profundis *que*

chantent les moines sur Gennaro et sur les jeunes fous ses amis. Enfin, tous les effets de ce théâtre glissent sur moi sans m'entamer. C'est peut-être une infirmité de mon esprit; en tout cas, elle est profonde, elle est incurable... Victor Hugo possède à un haut degré le don des accessoires et de l'appareil du drame; il ne possède pas le don du drame même... Ses drames sont avant tout des spectacles (1).

Les fervents admirateurs du poète que blessent ou désolent ces aveux, ces arrêts, ne sauraient équitablement en incriminer la bonne foi, ni méconnaître l'honnête impartialité du critique. Personne, en effet, n'a plus volontiers que lui reconnu, proclamé la royauté du même génie, en d'autres et vastes régions du domaine poétique. Nul n'a mis en plus haute place le maître inspiré, souverain, du chant lyrique, c'est-à-dire de la poésie par excellence, sous ses formes les plus diverses, religieuse, philosophique, personnelle et à demi élégiaque, guerrière, nationale, l'audacieux et heureux régénérateur de notre langue poétique appauvrie, l'inventeur sans égal de rythmes nouveaux, ni salué d'un plus joyeux étonnement la muse d'Archiloque, tout à coup réveillée dans les strophes vengeresses des *Châtiments*. Personne n'a mieux senti et mieux signalé dans les plus vivants récits de la *Légende des Siècles* le génie de la chanson héroïque et du romancero, ou, pour mieux dire, la puissance de l'inspiration épique.

Non content de glorifier en Victor Hugo le poète, J.-J Weiss s'est attaché, dans une étude attentive et sym-

(1) *Autour de la Comédie-Française*, p. 270. — *Le Théâtre et les mœurs*, 1889, p. 73.

pathique de *l'homme*, à démêler, à saisir, à travers les différentes époques de sa carrière et les diverses oscillations de sa pensée, la persistance intime d'un même esprit, les impulsions de plus en plus agissantes d'une même foi, enfin, quoi qu'on ait pu dire, l'unité, oui, l'unité d'une fière et noble vie (1). Tout compté des deux parts, il l'a jugé grand, et ne l'a trouvé surfait ni par l'espèce de culte dont nous avons vu sa vieillesse entourée, ni par les honneurs extraordinaires, sans exemple, dont le deuil public a entouré ses funérailles. Il ne s'est pas montré surpris, comme d'autres l'ont été, de voir le cercueil du poète-citoyen triomphalement promené de l'Arc de l'Étoile, sa dernière station funèbre, aux caveaux du Panthéon : il demandait seulement que, dans cette ovation suprême, ce qu'il appelait *le droit des tiers* fût *réservé*, c'est-à-dire que la France voulût bien, par la pensée, associer pour une part, à tant d'honneur, la glorieuse pléiade de génies dont Victor Hugo disparaissait le dernier (2). Comment donc l'hugolâtrie la plus exigeante, la plus jalouse, pourrait-elle suspecter d'antipathie malveillante et de dénigrement prémédité la sentence qu'on vient de voir rendue contre la dramaturgie du poète?

Il est vrai que l'auteur de cet arrêt s'est prononcé d'une manière assez différente sur l'œuvre de cet autre père du théâtre romantique, contemporain de Hugo, et, durant quelque temps, son rival. Il est vrai qu'il s'est intéressé avec une faveur marquée aux reprises de quelques-uns

(1) Voir *A propos de théâtre*, ch. XX.
(2) Voir *A propos de théâtre*, ch. XX.

des drames de Dumas père. *Antony*, remis après de longues années à la scène, lui a paru très digne d'en reprendre possession. *Henri III et sa Cour* a trouvé grâce, non point à titre d'exhumation curieuse, mais pour sa valeur propre, auprès de l'inexorable censeur d'*Hernani* et de *Ruy Blas*. On s'en est étonné; quelques-uns même s'en sont plaints comme d'une regrettable inconséquence. Pourquoi, a-t-on dit, une telle divergence d'appréciations sur des œuvres écloses à la même heure, nées du même souffle régnant, et qui ont entre elles tant de rapports d'esprit et d'origine? Pourquoi cette sévérité froide d'un côté, cet accueil bienveillant, chaleureux même, de l'autre?

La réponse est facile, et la raison est des plus simples. Le critique mis en cause a trouvé d'un côté ce que de l'autre il cherchait vainement. Quoi? L'instinct de la scène, le tempérament et la vocation du poète dramatique, enfin ce qu'il appelait tout à l'heure le *don*, le vrai don du *drame*.

Hernani, sans aucun doute, éclipse *Antony* par toutes les splendeurs de poésie dont il étincelle; mais *Antony* se relève et se défend par l'habileté supérieure du tissu et de la conduite, et par le sentiment de la vie. Soyons justes. Avec deux personnages mis aux prises dans une action aussi simple que rapide, que nul incident ne complique, où rien n'est donné au plaisir des yeux, Alexandre Dumas a su faire un drame d'un intérêt tragique, aujourd'hui encore vivant et vrai, malgré ce que le temps et la mobilité des goûts et de la mode ont pu, par places, éteindre ou ternir. En dépit des éclats de sa mélancolie byronienne et satanique et de ses allures fatales, à la façon

de 1830, le personnage d'Antony, conçu dans un moment d'émotion sincère, est encore debout : l'amant d'Adèle d'Hervey, même à cette heure, nous attache, nous émeut, nous effraie, tout en se faisant plaindre, par l'ardeur et le délire croissant de la passion, de la grande et terrible passion qui fait les Othello et les Oreste. Mais c'est surtout de celle qui en est l'objet et la victime que nous vient l'impression profonde. Elle a de quoi toucher les âmes les plus froides, cette Adèle d'Hervey, l'honnête et noble femme, qui voit et sent à plein son péril et tremble d'y succomber; qui, tant qu'elle peut, se protège elle-même, d'abord par la lutte héroïquement vertueuse, puis par la fuite, et que tout trahit et déjoue à mesure, et dont tous les efforts pour éviter l'abîme qui l'attire ne servent qu'à l'y précipiter. Peu de rôles de femme sont empreints d'un pathétique aussi continu, aussi pénétrant. La pièce, où tout porte coup, nous entraîne d'un mouvement irrésistible à cet étrange et farouche dénouement qu'un art savant de préparation a su rendre comme nécessaire. Si ce drame, œuvre de jet terminée en quelques jours, d'un style qui se ressent trop d'une production hâtive, n'est pas, tant s'en faut, un chef-d'œuvre, c'est, à coup sûr, le remarquable essai d'un génie né pour la scène; c'est, après tout, l'œuvre qui donnait les plus sérieuses promesses dans cette aurore du théâtre romantique naissant.

Il n'y avait pas moins de convenance et d'équité à signaler aux générations nouvelles cet *Henri III et sa Cour*, qui, avant *Hernani*, fut le grand événement littéraire de 1829. On peut sans doute ne pas goûter autant que l'a fait

J.-J. Weiss le drame d'histoire qui, là, par une combinaison hardie, s'enchevêtre avec le drame de passion. Les scènes qui mettent sous nos yeux les complots des ligueurs, ceux des Guises, les intrigues souterraines de Catherine de Médicis, les élégances et les brutalités de la Cour des Valois ont-elles eu l'effet, l'expressive fidélité, la puissance d'évocation qu'il leur prête? Elles ont paru à d'autres yeux que les siens, et à de bons yeux, plus industrieusement que fortement tracées, et assez froides en somme. Mais ces tableaux d'histoire, auxquels il attache, ce semble, plus de prix qu'on ne devait s'y attendre, occupent à peine un tiers de l'action totale. A partir du troisième acte, reprend et se développe cet émouvant drame de passion, duquel il n'a dit rien de trop. D'une donnée très simple, mais tragique, et que plus d'un affreux souvenir de ces temps vérifie, l'auteur a su tirer des effets répétés et croissants de terreur et de pitié, auxquels les spectateurs d'hier n'ont pas plus résisté que ceux d'il y a soixante ans. On ne saurait contester la beauté attendrissante et poignante à la fois de la scène qui fait à elle seule le dernier acte, de celle où l'intrépide et charmant héros, le chevaleresque adorateur de la duchesse de Guise, attiré dans un sinistre guet-apens par la main violentée de sa dame, reçoit, à l'heure du péril suprême, le premier aveu et le dernier d'un amour qu'il va payer de son sang. On regrette toutefois que, par un drame de cette nature, pour de telles scènes, surtout pour ce duo final, où les divines ivresses de la passion s'échangent, en face de la mort, entre deux jeunes cœurs, l'auteur n'ait pas eu à sa disposition, au lieu d'une prose claire, animée, *mouvemen-*

tée, rapide, sans forte empreinte, les magiques puissances de la langue des vers. Alexandre Dumas sentait lui-même tout ce que la faculté poétique, unie au génie de l'invention, eût ajouté à son œuvre de force et d'éclat. Ce regret lui échappait, avec peu de modestie d'ailleurs, dans un mot spirituel qu'on a retenu : *Ah! disait-il, si je faisais les vers comme Victor ou si Victor faisait le drame comme moi!*

Si du moins, par un sérieux et de plus en plus savant usage du don précieux qu'il possédait, et en gardant au cœur la noble ambition de ses débuts, il eût travaillé de son mieux à marquer sa place dans le théâtre nouveau que l'école romantique, superbe en ses promesses, se flattait de créer!... Mais on sait comme bientôt l'enivrement du succès, une fièvre impatiente de produire et d'occuper les cent voix de la Renommée, une fécondité d'invention débordante emportèrent l'heureux nouveau venu hors de la haute voix à peine tentée, et firent du rénovateur entrevu, un moment espéré, le prestigieux, l'étonnant, l'amusant dramaturge que l'on a vu à l'œuvre pendant tant d'années. Après *Henri III*, après *Antony*, on eut la *Tour de Nesle*, — et vingt autres pièces qui, sous leur vernis romantique, ressuscitaient, en le rajeunissant plus ou moins, le bon vieux mélodrame, ou découpaient en scènes d'un mouvement vertigineux le roman d'aventures, le roman mi-partie de fiction et d'histoire, dit de *cape et d'épée*. (*Les Mousquetaires*, *la Jeunesse des Mousquetaires*, *la Reine Margot*, etc.)

Là même, J.-J. Weiss, à l'occasion, ne laissait pas de relever la fertilité d'imagination, la clarté d'agencement, le *crescendo* d'intérêt, le *brio scénique* qui révèlent par des

signes éclatants l'*homme de théâtre*. Un jour, ayant à parler d'une reprise de cette fameuse *Tour de Nesle*, il se divertissait à mettre en relief l'art avec lequel sont déduits d'acte en acte les exploits du capitaine Buridan, et laissait échapper le mot de *chef-d'œuvre*. Le mot, en un sens, n'avait rien d'excessif. La pièce est bien un des types achevés, un des chefs-d'œuvre du *genre*. On s'est ému et même un peu scandalisé de voir ce lettré de marque, ce fin connaisseur, ce critique redouté, en admiration devant la *Tour de Nesle*! C'était faute de se placer au même et juste point de vue; faute aussi de faire la part de l'outrance enjouée, du mélange de sincérité et d'ironie qui règne d'un bout à l'autre de ce feuilleton, un des plus amusants qu'il ait écrits (1). Après avoir fait le compte de toutes les horreurs accumulées dans la pièce, de tous les crimes qui s'y commettent sans effrayer trop pourtant, ni fatiguer le spectateur, il ajoutait de son ton le plus leste :

Le drame est mené si haut la main, et avec une telle rigueur, qu'on ne songe pas à s'horrifier de tant de forfaits, au delà de ce qu'il faut pour ressentir l'agréable émotion d'une terreur dramatique à dose tempérée. Là encore est la marque de Dumas! Une bonhomie littéraire pantagruélique, qui ose tout aisément et victorieusement! Une gageure de scélératesse! Une gasconnade patriarcale de crimes! Du pur Dumas, je vous assure!

Et le style! car, dans la Tour de Nesle, *il y a* un style *tout en gestes, en poses, en effets de buste et de rapière, en coups de dague rapides, en sanglots ciselés et savamment alternés comme les*

1. *Revue Bleue* du 10 février 1883.

concetti *du chevalier Marini, en apostrophes brusques et néanmoins subtilement tournées comme un marivaudage de place publique et de taverne. C'est un style trouvé, et que je n'hésite pas à trouver admirable,* si je me place sous l'optique du genre. *Tout en paraît flétri aujourd'hui, parce que tout en a été trop répété, parce que le succès en a été, de 1832 à 1848, trop continu, trop populaire, trop universel!... Les acteurs d'à-présent prononcent sans foi, et les spectateurs ne peuvent plus entendre sans sourire les phrases fameuses : « La belle nuit pour une orgie à la Tour!... — Avez-vous remarqué ces voix si douces et ces regards si faux?... — Oh! ce sont de grandes dames, de très grandes dames... — Oh! Marguerite, à qui faut-il des nuits bien sombres au dehors, bien éclairées au dedans?... » etc., etc. Supposez que vous entendiez cela pour la première fois : ce style est au plus haut point lapidaire et théâtral.*

C'était, si l'on veut, forcer la note, mais en homme d'esprit, et de façon, ce nous semble, à ne pas discréditer l'homme de goût.

Parfois même, il ne s'est pas fait scrupule d'encourager ou de provoquer certains retours vers d'autres dramaturges en renom, tels que Frédéric Soulié, les Auguste Maquet, les Dennery, ces gloires du boulevard, qu'il avait vues au temps de Louis-Philippe ou sous l'Empire, dans tout leur éclat. Il ne croyait pas déroger, en protégeant contre le dédain des jeunes critiques ses confrères, un genre de spectacle longtemps en honneur sur les théâtres populaires, et qui lui semblait expressément y convenir. Le mélodrame, avec ses fortes péripéties, ses terreurs et ses attendrissements, ses noires intrigues généralement dénouées par la confusion du crime et le triomphe de la

vertu; le mélodrame palpitant d'intérêt et moral à sa manière, lui paraissait précieux à conserver pour le divertissement des foules. Au même point de vue et dans le même esprit, il demandait justice ou grâce pour le drame de cape et d'épée, le drame à panache, dont il avait en gré les héros, ces merveilleux batailleurs, ces chevaleresques aventuriers, ces hardis compagnons à surprenantes fortunes, taillés sur le patron des d'Artagnan, des Bussy, des d'Harmental; il voyait, non sans raison, dans le spectacle des prouesses et des adresses de ces étonnants et sympathiques personnages, comme une école de bravoure, de joyeux sang-froid et d'esprit *débrouillard* pour le bon populaire qui les acclame.

Au surplus, ses regrets et ses spirituelles revendications en ce sens s'alimentaient tout naturellement de son instinctive et profonde aversion pour les tristes nouveautés qu'il voyait s'introduire sur les mêmes scènes. C'était l'heure où le réalisme, qu'il avait jadis flétri de ses plus éloquents anathèmes au plus fort du succès de *Madame Bovary* — et encore le réalisme de la plus fâcheuse espèce, le plus cru, le plus résolument exclusif de tout idéal, le plus curieux de plates ou repoussantes peintures — pénétrait au théâtre sous ses yeux, s'étalait dans l'horrible drame de *Thérèse Raquin*, dans les écœurants tableaux de l'*Assommoir*, de *Nana*, de *Pot-Bouille*. Ces choses-là l'excitaient d'autant à nous vanter le pathétique de la *Bouquetière des Innocents*, et même les émouvantes complications du *Sonneur de Saint-Paul*; son intransigeance hautaine à l'égard de Zola et de son école le mettait d'autant plus en humeur de rompre quelques

lances en faveur d'Anicet Bourgeois et de Bouchardy.

Est-il aussi facile de s'expliquer ses jugements sur d'autres œuvres, d'autres noms, de date plus récente, et qui sont, à des degrés divers, l'honneur du théâtre contemporain?

A l'heure où il prit en main la chronique des *Débats* (1883), une éclatante trinité de talents régnait sur la scène, sur la scène de Molière et de Beaumarchais : Emile Augier, arrivé au terme de sa carrière, et déjà presque classique de son vivant; Dumas fils, toujours à l'œuvre, et en pleine gloire; Sardou, plus que jamais populaire. C'était une heureuse fortune pour le critique d'avoir à se prononcer sur ces maîtres nouveaux de la comédie de mœurs et de la comédie-drame. Comment en a-t-il profité? On a dit, on a répété que, juge très équitable et grand admirateur de l'auteur des *Effrontés* et de l'*Aventurière* (1) il s'était montré bien avare de suffrages

(1) Encore a-t-on trouvé mauvais que tout en tenant compte et grand compte des parties du théâtre d'Augier, qui s'élèvent jusqu'à la comédie sociale (les *Effrontés*, le *Fils de Giboyer*, les *Fourchambault*), il ait témoigné une estime particulière et plus complète pour les meilleures des pièces précédentes, écrites en vers, de celles qui tiennent surtout de la comédie moyenne (*Gabrielle*, *Philiberte*, l'*Aventurière*). Cette préférence peut être disputée, mais pourquoi s'en formaliser? Dans un genre de comique plus doux, moins âpre, moins osé, mais pénétrant, et avec le charme de poésie qui s'ajoute à la vérité et à l'effet moral des peintures, des dernières pièces se placent assez haut pour qu'il n'y ait point caprice ou erreur de goût à les distinguer avec prédilection et à s'y complaire. — J.-J. Weiss admirait en connaisseur chez ce maître le naturel, la franchise, le relief du vers de comédie, jusqu'à le proclamer héritier direct, sous ce rapport, de Regnard et de Piron, et ne l'avait pas vu sans regret renoncer de lui-même, pour toute la seconde partie de sa carrière, aux avantages de ce don si rare. — L'*Aventurière*, que plus d'un bon juge

et même prodigue de sévérités envers les deux autres.

Il est vrai qu'un jour, un des jours de sa jeunesse, bien des années — vingt-six ans tout comptés — avant d'entrer aux *Débats*, il avait signé dans un des périodiques du temps (1), une étude sur les premières comédies du second Dumas (en particulier sur le *Demi-Monde*, la *Question d'argent*, le *Fils naturel*), une ample et curieuse étude, où il ne le ménageait guère. Sans méconnaître le jeune et vigoureux talent qui se révélait dans ces ouvrages, il l'estimait acclamé, fêté, avec plus de faveur encore que de raison, en contestait sans détour le bon emploi, en blâmait, avec une franchise souvent acerbe, la direction, et même essayait, par ses critiques et ses avis, de lui tracer un autre et meilleur cours.

Par où reprenait-il l'heureux nouveau venu avec le plus d'insistance et de rigueur ? Il l'accusait, il le plaignait de payer tribut, de donner lui-même des gages à la *littérature brutale*, par un goût trop peu réprimé pour les situations risquées, d'une réalité poignante et triste, pour les scènes neuves et scabreuses, intrépidement étalées, saisissantes, mais jusqu'à l'oppression et à la gêne, et d'un effet trop mêlé, trop pénible, pour que l'impression morale en vue de laquelle on ose nous les offrir, n'en soit pas altérée, peut-être compromise. Non moins sévèrement, ou plus encore, il lui reprochait de nous montrer, dans les situations les plus diverses, et même les plus importantes, des personnages nettement conçus

regarde comme la perle de ce théâtre, appartient, sans conteste, pour le fond et pour la forme, à la première manière de l'auteur.

(1) Revue contemporaine, août 1858.

et dessinés, mais constamment et même uniformément armés de sang-froid et de logique dans l'expression de leurs intérêts, de leurs sentiments, de leurs passions, de tous les états d'esprit ou d'âme dont se compose leur rôle. Etrange théâtre et sans précédent, disait-il, où règne impérieusement une nouvelle muse, *la logique* : Singulier monde dont les acteurs même aux instants les plus critiques de la bataille de la vie, têtes froides et bons lutteurs, se permettent à peine un rapide éclair de joie ou de douleur, de colère ou de tendresse, s'interdisent l'épanchement, l'effusion, comme temps perdu et déclamation fade ou stérile, se refusent l'éloquence, l'éloquence de l'émotion pour se livrer à celle des faits, des raisons, qu'ils manient, d'ordinaire, avec un rare degré de précision, de clarté, de rapidité; — où les passionnés eux-mêmes semblent ignorer les troubles d'âme, et ne connaissent pas les larmes, ou refusent de les laisser couler; où les victimes d'une faute, à l'heure tragique des aveux, plaident leur cause par le seul enchaînement de circonstances que présente un récit sincère ; où les jeunes amants qu'un arrêt cruel sépare, ont assez d'un échange concis et positif de serments et de calculs d'avenir pour s'assurer de leur mutuelle tendresse; où les rôles de naïfs et d'ingénues sont eux-mêmes atteints de cette précision agile, incisive, de langage et de ton, partout répandue. De là, concluait-il, tout un spectacle animé et marchant d'un merveilleux train, mais plus ou moins glacé, où, si on l'aime mieux, frappé d'une particulière sécheresse dans le mouvement qui l'emporte. On ne peut nier qu'il n'y eût dans ces objections, dans ces attaques,

surtout dans la dernière, une part de sagacité réelle, un fond de vérité irrécusable... Mais avec une verve juvénile de polémique littéraire, égale à celle qu'en ce temps-là il commençait à déployer sur un autre champ de bataille, il les poussait à l'extrême, jusqu'à méconnaissance inique et malicieuse, dans des pages comme celle-ci :

Le dialogue, tel que l'entend et le pratique cet auteur, est une série de raisonnements alternés qui vont droit devant eux à la façon des boulets de 48 ; j'emprunte cette comparaison à M. Dumas lui-même. On voit avec surprise un théâtre qui n'est occupé que de déduire; il suppose des faits, il indique des sentiments, il constate des actions; ce sont comme des lignes que trace un géomètre avant de rechercher les propriétés d'une figure ; et de la combinaison tranquille de ces lignes il construit des personnages qui sont des rectangles.

Que nous donne-t-il ainsi? Un spectacle aride, où le drame et la comédie n'existent qu'à l'état virtuel et ne se traduisent jamais par des émotions saisissables. Plus la série d'argumentations qui sort d'un incident est en elle-même irréfutable, plus l'âme absente se laisse regretter. Plus le langage est net et sans équivoque, moins le sentiment nous touche. Il ne nous touche point, parce que trop de netteté lui donne trop de raideur, et, chose remarquable, par la raison qu'il ne nous touche point, il nous paraît aussitôt moins net ; nous sommes tentés de croire qu'il n'existe pas. Il existe cependant, mais sous forme de cristallisation sans vie. L'émotion naissait, elle allait s'épanouir; la logique souffle sur elle, la dessèche et la fige en arêtes aiguës. Je ne sais si c'est bien parler, mais il y en a qu'il traite par l'éthérisation! Qu'ai-je dit tout à l'heure qu'elles n'étaient pas saisissables? Elles sont là au contraire, à portée de la main ; on les voit, on les prend, on les palpe, on les tourne, on les

retourne, on les remet en place aussi commodément que des minéraux dans une galerie du Muséum : minéraux, purs minéraux : Jetez-les avec force contre le mur : ils casseront peut-être : Vous n'entendez pas de gémissements en sortir et ces petites veines ne crèveront point pour ouvrir passage au sang. Or, le propre des sentiments est-il de se démontrer ou d'être sentis et de se faire sentir? Et que nous importe au théâtre une série de propositions vraies, sous lesquelles il nous est impossible de découvrir ni amertume concentrée, ni colère, ni passion qui éclate, ni pudeur qui lutte, ni éloquence d'aucune sorte, ni rien enfin qu'un enchaînement de propositions.

C'était trop, beaucoup trop refuser. Impossible de souscrire jusqu'au bout à cette pénétrante et humoristique analyse. Dans ces fortes scènes qui, même à la simple lecture, s'emparent de nous tyranniquement, il y a autre chose que des séries alternées de propositions bien déduites; ces personnages, dont nous suivons avec une ardente curiosité la conduite et la fortune, ne sont pas de froides entités, vouées à une aride escrime; ces personnages que vous dites à la glace n'ont cette calme impassibilité qu'au dehors et à la surface; si contenus qu'ils soient et se piquent d'être, si persistants et habiles logiciens qu'ils se montrent, ils ne laissent pas d'être hommes, et, quand il le faut, ils sont éloquents, éloquents à leur manière. Sans doute, éloquents de l'émotion intérieure qui les travaille, et qui, sans éclater, respire et se trahit dans leurs nets et fermes raisonnements, dans leurs récits probants, et y répand chaleur et vie croissante, sans briser les uns, ni entrecouper les autres. Et l'action dans laquelle se meuvent ces origi-

nales et vivantes figures, construite de la main la plus savante et la plus rompue au métier, marche et court, de la plus entraînante allure, à son but final, c'est-à-dire à la leçon morale ou sociale, ou l'un et l'autre à la fois, que l'auteur a résolu d'en faire sortir.

Mais, pourquoi défendre qui certes n'en a pas besoin contre le J.-J. Weiss de 1858, en répondant à des critiques mêlées de vrai, de faux, outrées, et par là ruineuses, dont le J.-J. Weiss de 1883, dans sa fonction de chroniqueur aux *Débats*, s'est manifestement désisté?

Celui-ci, en effet, ne poursuit nullement cette âpre guerre entreprise au temps jadis : plus de ces attaques à fond, de ces violents assauts, de ces dures sentences assaisonnées de quelque persiflage, dont on vient de voir un amusant échantillon. S'il n'a pas désarmé sur toute la ligne, s'il fait encore, au besoin, sur plus d'un point, ses réserves, c'est en modérant l'exercice de son droit, juge moins prompt désormais, assagi, ramené, et, en grande partie, reconquis. Le temps, un inévitable progrès de maturité, cette largeur nouvelle d'esprit qu'apportent les années, un long supplément d'expérience littéraire et d'expérience humaine, lui ont appris la mesure et l'équité envers un justiciable de cette valeur. Parfois sévère encore et mordant sur le détail, il a cessé de contester le *genre*; il l'accepte ou le subit avec résistance; et là où il approuve, ou admire et applaudit lui-même, quelle plénitude d'accord avec le sentiment public, jadis si fièrement combattu et contredit! Quelle sincérité d'éloge! Quelle vivacité d'hommage! Il est vrai que les pièces par lesquelles il s'est le plus volontiers laissé séduire et vaincre, sont

celles où, sans modifier extérieurement sa manière, le dramaturge penseur et moraliste a mis plus résolument, et avec plus de conviction, son art au service de généreuses et salutaires visées, et dans la même forme rapide et serrée a versé plus d'âme, pour ainsi dire : *l'Ami des femmes*, *les Idées de Madame Aubray*, *Denise* : — « Compositions supérieures (c'est le critique qui parle), compositions supérieures, qui, par une émotion scénique plus riche et plus variée, par un sens du réel plus profond et plus intense, par une originalité morale plus saine » lui semblent dépasser les premiers triomphes de l'auteur(1).

Chose remarquable, il ne craint pas de mettre également en première ligne *la Visite de noces* (2), quoique prise au vif dans le vice mondain, quoique vrai à donner parfois la nausée, mais utile, comme le fer rouge qu'une main hardie met dans certaines plaies, mais éloquente et morale par les dégoûts mêmes qu'elle soulève. Moins satisfait, et non sans raison, de *l'Étrangère*, comment termine-t-il l'attentive et impartiale analyse où vient d'être magistralement signalé, entre diverses fautes, un regrettable déplacement, à moitié chemin, du sujet? Par cet aveu qu'en dépit de tout, son plaisir et son admiration lui arrachent :

Toutefois nous ne croyons pas qu'avec tous ses défauts, l'Étrangère *ait marqué chez M. Dumas un fléchissement du talent dramatique. Bien au contraire, le métier, là, est su et pratiqué à fond.* La griffe reste sûre et puissante. *L'art de construire un acte, une*

(1) *Le Théâtre et les Mœurs*, seconde édition (1889), nouvelle préface.

(2) *Autour de la Comédie-Française*, p. 154.

scène, un discours, n'a jamais été plus ferme. Jamais le dialogue plus robuste et plus rapide; jamais plus déliée et plus claire la direction de la scène, où l'on voit apparaître et circuler à la fois, sans gêne ni heurt, jusqu'à dix personnages qui ont tous parmi les préoccupations communes, des apartés d'intérêt et de sentiment. On ne s'ennuie pas, même quand on réclame; on ne languit pas, même quand on s'étonne quelquefois; on s'en va content (1).

Content, ah! il l'était, de façon autrement intime et profonde, en sortant du théâtre après la première de *Denise*; et dans son feuilleton du lendemain, après avoir consciencieusement noté dans un vivant récit de la pièce, ce qui cloche çà et là pour les mœurs et la vraisemblance, il s'écriait :

Mais que fait tout cela? *M. Dumas* sait, veut et peut le drame. *Il le peut, le sait et le veut* profondément, franchement, puissamment. *Quand la commotion pathétique arrive, toutes les objections qu'on ferait pèsent peu.*

La scène de l'aveu dans Denise, *qui est le sommet du drame, efface tout, enlève tout.*

Denise est une digne sœur de Clara Vignot (2) *et de Jeannine* (3), *mais d'un autre élan. Quand elle se trouve en face d'André qu'elle aime, et qui lui demande sa main, il lui suffirait de ne pas prononcer un certain mot pour fonder son bonheur et celui d'André. Elle s'est laissé séduire par Fernand; mais deux personnes seulement le savent, qui ne parleront pas, ne peuvent pas parler... Elle a eu un enfant de Fernand; mais cet enfant est mort : la faute est ensevelie avec lui dans un cimetière de village. Un mensonge, ou seulement le silence, sauverait tout. Denise ne mentira pas, ne se*

(1) *Autour de la Comédie-Française*, p, 154.
(2) La mère de Jacques dans le *Fils naturel*.
(3) L'inconnue dont s'est épris le fils de Madame Aubray.

taira pas, même au prix de son bonheur, même au prix du bonheur de celui qu'elle aime. C'est ici l'héroïsme, un héroïsme vrai, que la vie engendre, — et c'est ce qui la fait belle, — aussi naturellement qu'elle engendre la vilenie et la platitude. C'est ici la vérité du beau, d'un beau que la nature humaine est capable de donner. L'effet de l'aveu est irrésistible; il n'atteint pas à la sublimité, parce que depuis le commencement du drame, nous nageons dans trop de choses médiocres (1), *il excite les larmes qui font du bien. Dans cette scène si bien amenée et si bien conduite* (*sauf un ou deux traits qui ne concordent pas et même qui grincent*), *on doit particulièrement admirer le récit de la mort de l'enfant chez la nourrice de Colombes. Peu de mots, pas de déclaration; le vrai tout nu; la tristesse sinistre du fait en soi; un don de premier ordre chez M. Dumas, de l'essence de Dumas. La nourrice était une brave femme, robuste et soigneuse; l'enfant n'a manqué de rien; il est mort tout de même au bout de six mois; il n'a manqué que d'un père et d'une mère... Ceux qui n'étaient pas là auraient réchauffé le pauvre petit et l'auraient fait vivre. Le meurtre de l'enfant par abstention, voilà la fin fatale des séductions et des dérangements de conduite et de tous les amours sans règle. M. Dumas, sobrement, dans son récit, nous met la catastrophe sous les yeux. Quelle leçon! Elle porte autrement que les brochures de M. Dumas en l'honneur des femmes qui tuent* (2). *Ici se montre le Dumas digne du nom*

(1) *Médiocres*, moralement parlant. Jusqu'à cette admirable scène où Denise, lasse de mentir par son silence, se décide à tout dire, le spectacle qui nous est offert n'a rien, tant s'en faut d'héroïque. André de Bardannes, si sympathique que l'auteur ait réussi à le faire, a, lui aussi, dans son passé une erreur qui pèse lourdement sur sa conduite présente. C'est une attachante et pénible histoire que celle qui se déroule dans cette action où Madame de Thauzet et son fils Fernand apportent l'une sa triste légèreté, l'autre son inconscience odieuse.

(2) Allusion au sujet et même au titre de l'un des opuscules de M. Dumas.

de moraliste et digne du nom de philosophe; c'est le Dumas moraliste adéquat au dramaturge (1).

Entre autres hommages éclatants et réparateurs, tels que ceux dont nous parlions tout à l'heure, celui-ci méritait sans doute d'être cité tout au long. M. Dumas a pu mettre cette reconnaissance formelle de son double génie par un de ses plus vifs et plus distingués assaillants d'autrefois, au nombre de ses plus belles victoires (2).

Mais M. Dumas est moraliste encore autrement qu'à la scène et avec des acteurs pour truchements : il l'est lui-même, veut l'être en son propre et privé nom, et s'y applique dans ces amples préfaces, mélangées de dissertation, de satire et d'homélie, dont la plupart de ses pièces, à l'impression ou à la réimpression, ont paru escortées. A l'égard de M. Dumas moraliste en chaire, J.-J. Weiss s'est montré jusqu'au bout irréconciliable. Il n'a pu se faire en aucun temps, peut-on lui en vouloir? à cette espèce de prédication laïque, bizarrement accolée à des pièces de théâtre, souvent diffuse, où le talent de l'écrivain si con-

(1) *Autour de la Comédie-Française*, p. 302.

(2) Voir aussi, comme à l'occasion d'une reprise, il revient à la *Dame aux Camélias*, et s'y arrête, non pour rectifier, en l'adoucissant, son premier jugement, ce qu'il n'avait nullement à faire, mais pour goûter et nous faire goûter tout à son aise la beauté de ce drame simplement touchant, et très faussement accusé, à son avis, de tourner à l'apothéose de la courtisane. Le fonds de froideur qu'il conserve à l'égard du *Demi-Monde* et du *Fils naturel* ne l'empêche pas de signaler dans celui-ci, comme marqués *du plus sûr coup de griffe*, comme étant du meilleur Dumas, le prologue et toutes les scènes les plus décisives, et de saluer dans le *Demi-Monde* un chef-d'œuvre de composition et de conduite. (*Le drame historique et le drame passionnel*, p. 189 et 206).

tenu, si sobre, à la scène, habituellement ennemi de l'emphase et de la déclamation ne se garde pas, dans son allure intempérante, de ce double écueil ; prédication trop souvent équivoque ou paradoxale, soit par le risqué des doctrines, soit par le pessimisme des mercuriales, et d'un effet compromettant pour les œuvres mêmes qu'elle prétend illustrer, et dont elle outre ou fausse l'idée morale dominante, la *thèse*, comme on dit, en les commentant à l'excès.

Ce dernier des griefs articulés par la critique contre le préfacier n'est pas le moindre. Qu'avons-nous à faire, demande-t-il, des gloses abusives de celui-ci, de ses généralisations audacieuses, lesquelles, si nous n'y prenons garde, nous gâteraient en nous les rendant moralement suspectes, les émotions légitimes que nous devons au dramaturge? Que dans le *Fils naturel,* M. de Sternay commette une faute sans excuse, même au point de vue de son bonheur, en abandonnant la noble fille qui s'est donnée à lui (Clara Vignot); que l'excellent M. de Montaiglin relève par le plus évangélique, le plus sublime des pardons, la triste Raymonde, en qui il a trouvé une admirable épouse (1); que Madame Aubray et son fils ouvrent, d'accord avec nous, leurs bras à cette Jeannine de tant de sens et de tant de cœur, et, malgré la tache de son passé, si digne de leur estime et de leur tendresse; ce n'est pas à de tels romans, vraiment humains, mis en drame de main de maître, c'est bien plutôt à ses théories d'une philanthropie aventureuse, étalées en avant-propos,

(1) Troisième acte de *Monsieur Alphonse.*

qui les accompagnent, que M. Dumas doit s'en prendre de s'être vu maintes fois accusé de revendication systématique et sans mesure, de propagande antisociale et dangereuse en faveur de la *fille séduite*. Après tout, quelle idée maîtresse, quelle leçon se dégage incontestablement de ces ouvrages, quelle thèse précise en ressort, sinon cette moralité générale, et, en somme, raisonnable « que tout mariage est bon, quand il est une assurance mutuelle légalement contractée par deux personnes de bon sens et de bonne foi en vue du bonheur de la vie et contre ses risques? »

Ce serait commettre une erreur esthétique grave de regarder les drames de M. Dumas à travers les théories douteuses de ses préfaces... Au théâtre, quand je suis devant une pièce de M. Dumas, je n'ai pas devant mo M. Dumas tout entier, j'ai une pièce et je m'y tiens. Si la pièce m'intéresse, si c'est Denise et que j'y pleure, si je trouve qu'André de Bardannes en épousant Denise fait une action noble et raisonnable, si l'auteur me communique la certitude que de ce mariage sortira le bonheur d'André, vais-je m'inquiéter de ce qu'adviendraient la Société et les familles, si l'action d'André de Bardannes tournait en pratique habituelle; vais-je me demander si M. Dumas ne m'a pas tendu un piège pour me prendre à ses théories captieuses?... Assurément non : je suis gagné à Denise et à André; je ne suis converti à aucune théorie (1).

Il est curieux, n'est-il pas vrai? de voir ce juge trop

(1) *Autour de la Comédie-Française*, p. 297.

difficile, qu'on accuse de ne pas rendre assez justice à l'illustre auteur, la demander pour lui en avocat clairvoyant et convaincu, laver le dramaturge du tort que lui font les chimères ou les témérités du « *sociologue* » et plaider pour M. Dumas contre lui-même?

Est-on plus en droit de le mettre en cause pour la façon dont il a traité (surtout dans quelques articles de la *Revue bleue* (1) M. Sardou)?

Si l'on veut bien y regarder de près, ses impressions et jugements sur la considérable portion du théâtre contemporain que représente ce nom, ne diffèrent pas de ce qu'en ont pu dire, soit en bien soit en mal, ceux des critiques ses confrères dont l'opinion compte — ou n'en diffèrent que dans la forme, par certaines vivacités et pétulances de langage.

Au fond, et en définitive, quelle place réserve-t-il à M. Sardou? Que lui accorde-t-il, que lui refuse-t-il?

Il reconnaît chez lui, à un degré peu commun, cette faculté d'invention qui tient à la puissance de l'imagination et du souvenir, un esprit délié et prompt aux métamorphoses, un vif sentiment des choses qui font rire et de celles qui font pleurer, une intrépide et merveilleuse habileté de construction scénique, une langue agile, d'une aisance et d'une prestesse d'allure qui la rend toute propre à l'escrime du dialogue, une entente sans égale de la mise en scène et du spectacle, enfin une souplesse, une fécondité de talent qui lui permet d'aborder en heureux vainqueur les genres les plus divers, comédie, drame

(1) *Revue bleue* de février 1880 et de décembre 1882. — *Figaro* de 1881.

passionnel, drame historique, mélodrame, vaudeville, etc. et de défrayer sans relâche nos théâtres grands et petits de nouveautés applaudies.

Mais, cela dit, il lui conteste avec la même franchise ou lui refuse, ce qu'il était permis d'attendre d'une nature riche de pareils dons : quoi? — le besoin et l'habitude d'observer la matière vivante du théâtre, le souci persistant du vrai de la vie, du vrai humain, ce goût impérieux de vérité, qui, dans le comique ou le tragique, est le lest indispensable de la fiction et la condition première de l'intérêt profond et durable. Il se plaint et il s'étonne que parmi tant d'œuvres ayant prise sur la foule, et même plaisant à l'élite éclairée et moins complaisante, on ne réussisse pas à en trouver une seule dont le succès ne soit pas dû surtout à la dextérité de la main et au prestige de l'exécution; pas une qui, dans sa teneur et dans son ensemble, non pas seulement ici ou là et par éclairs, relève de l'art sérieux, du grand art, si différent de l'industrie où triomphent les habiles; de cet art scrupuleusement inventif, qui se pique de faire vivre et respirer à la scène des *caractères*, et ne se contente pas d'y promener sous ce nom de légères silhouettes vivement crayonnées, ou des masques, de simples masques aux traits saillants et rigides, ou des figures mobiles dans leur complexité jusqu'à l'incohérence, et, par l'imprévu, l'inexpliqué de leurs revirements, tournant à l'énigme; de cet art modéré qui, dans le choix des situations, s'interdit la recherche de l'effet aux dépens du vraisemblable et surtout au delà du possible; qui sait nouer, conduire et dénouer la trame d'une action, même compliquée sans abus du métier,

sans recours aux tours d'adresse, aux trucs ingénieux et aux *ficelles*: de cet art enfin qui, tout en ayant soin de parler aux yeux, s'en tient au nécessaire de l'appareil théâtral et dédaigne d'admettre en trop large part de collaboration le costumier, le décorateur et le machiniste.

Cependant, tout mis en balance, et tout compte fait des talents et des triomphes de cet auteur, le critique de la *Revue bleue* ne se refusait pas à reconnaître en lui « un maître de la scène »; mais il ajoutait : *Un maître de la scène et pas une maîtresse pièce!*... Au point où M. Sardou en est de sa carrière, nous attendons encore qu'il nous donne sa *Dame aux Camélias* et son *Demi-Monde*.

Le mot que nous venons de souligner, hommage finalement rendu, mais avec une restriction soudaine qui le modifie sensiblement, a soulevé plus d'une protestation.

Où est-elle, en effet, parmi tant d'œuvres applaudies, la *maîtresse pièce* de cet auteur, celle dont le titre, le titre seul, pourrait servir à le désigner aussi sûrement que si l'on disait son nom, aussi clairement que nous disons « l'auteur des *Effrontés* » ou « l'auteur du *Fils naturel?* »

La trouverons-nous parmi ces comédies auxquelles il doit une bonne part de sa renommée : *Nos intimes, Nos bons villageois, les Ganaches, la Famille Benoiton*, etc... œuvres justement populaires, car elles pétillent d'esprit et d'invention, mais où le comique des nombreux types mis en scène est rarement creusé, où il est plûtot indiqué avec outrance, redoublé et chargé au gré d'une verve d'amusant caricaturiste, et poussé trop facilement au grotesque; comédies d'un genre assez nouveau, d'ailleurs, et singulier, où toujours, à un certain moment de l'action,

au quatrième acte d'ordinaire, le rire, surexcité, s'éteint devant quelque incident gros de terreur ou de larmes, et livre la scène assombrie aux secousses d'un *drame*, que dissipera le dénouement, de manière à former une pièce à double face, un spectacle hybride, dont toute la stratégie de l'habile manœuvrier ne réussit pas à dissimuler, du moins aux regards attentifs, la composition hétéroclite et les dissonances.

Ce que les comédies ne nous donnent pas, les drames proprement dits, les drames de passion (*Odette, Fernando*, *Fédora*, etc...) nous l'offrent-ils? Ces noms évoquent le souvenir d'œuvres ingénieusement et hardiment conçues, très émouvantes par endroits, mais où l'on relève à regret l'inconsistance et même les disparates de plus d'une figure de premier plan, et le déploiement habituel, autour des rôles principaux, d'une légion de comparses, au profit de scènes épisodiques, plus ou moins digressives, que l'auteur se plaît à semer largement à travers l'action engagée, au risque de la surcharger et de la ralentir, quelque adresse qu'il mette à les y rattacher et à les conduire.

Peut-être est-ce dans la partie de son théâtre dont il a demandé les sujets à l'histoire, que ses preuves les plus sérieuses d'art et de talent ont été faites. *Patrie,* la *Haine, Théodora, Patrie* surtout, par leurs grands coups dramatiques et leurs expressives peintures des mœurs de différents âges, se placeraient assez haut si le style répondait par plus d'empreinte et de vigueur au tragique des situations et à l'énergie des sentiments, et si la figuration, qui déjà, dans les premiers actes de *Patrie*, occupe trop les

yeux de l'émotion, ne se déployait dans la *Haine* avec un luxe d'évolutions, de scènes d'émeute et de combat, digne d'un théâtre militaire et n'était poussée dans la pièce byzantine, aussi bien que la magnificence et l'exactitude des décors et du costume, au point de transformer le genre, ou d'en faire surgir un nouveau, de créer une espèce de drame nouveau, où la direction du théâtre et le poète travaillant de concert, ont part égale au succès, le « drame archéologique et panoramique ».

La vérité, l'équité sans faiblesse paraît donc être en ce jugement compréhensif, mi-partie d'applaudissement consenti et de regrets non dissimulés, que, d'accord avec d'autres bons esprits, J.-J. Weiss a porté sur ce vif génie, sur cet inépuisable et séduisant ouvrier de théâtre, ce grand amuseur et fascinateur, qui, faute d'ambition plus haute et d'un usage plus sévère de ses heureux dons, lui semble n'avoir pas rempli toute sa destinée.

Peut-être, ainsi qu'on le lui a dit, non sans raison, le goût particulier et très vif que, soit aux *Débats*, soit ailleurs, il avait pris plaisir à manifester pour le théâtre de Scribe, lui ôtait-il le droit de mettre autant et de si fortes réserves à son estime pour celui de M. Sardou. Qui aime résolument le premier de ces deux auteurs et tient ferme pour lui, ne saurait, en bonne logique, apprécier le second d'une manière bien différente. Il existe entre ces deux illustres pourvoyeurs de la scène moderne, des liens de filiation si réels, tant de ressemblances ou d'affinités de diverses sortes.

Que notre excellent critique ait, en ceci, par une persistance ouverte, passionnée, intransigeante, d'estime et

même d'admiration pour l'œuvre en partie démodée de Scribe, un peu prêté le flanc, nous en convenons sans peine. Nul, après tout, ne possède l'infaillibilité de jugement en matière de goût, même parmi les plus éclairés, les plus compétents et le plus pénétrants; ceux-là même, parfois, ont peine à se défaire, en avançant en âge, d'une impression éprouvée, d'un charme subi en commun avec toute une génération, au temps des jeunes années. On reste fidèle, en vieillissant, trop fidèle à certains goûts comme à certaines modes. Il faut dire aussi qu'en présence du revirement absolu d'opinion et des excessifs dédains dont l'œuvre de Scribe est l'objet de nos jours, surtout dans les rangs de la jeune littérature, de la jeune presse, un esprit de légitime réaction et de riposte batailleuse poussait notre journaliste à relever jusqu'à le surfaire celui qu'on dépréciait trop, et l'emportait, en ce conflit, à l'autre extrême. La cause, après tout, était bonne à plaider; il eût suffi de la soutenir sans outrance.

Quoi qu'on se plaise à dire, Scribe, même à présent, est autre chose qu'un nom à demi submergé, autre chose qu'un de ces féconds et faciles amuseurs d'autrefois, longtemps fêtés et courus, dont l'œuvre est refroidie et glacée à jamais. Il faudrait au moins lui tenir compte des tentatives que, déjà célèbre, mais épris d'une généreuse ambition, il osa faire et ne fit pas sans bonheur, dans un genre de comédie plus relevé, sur les traces des maîtres. Une fois, à tout le moins, sur notre grande scène, il a touché le but, ou s'en est approché de bien près. Si à de nouveaux scrupules d'art il eût joint alors un souci plus sérieux du *style*, ce souci *littéraire* du style, qu'il n'eut

jamais, il serait difficile de refuser le nom de maîtresse œuvre à ce *Bertrand et Raton*, à cette comédie de mœurs politiques, toujours plus vraie au lendemain de chaque révolution nouvelle, une des meilleures que l'on puisse citer dans un genre où le succès est si rare. Nous ne savons vraiment si l'on pourrait trouver, même en cherchant bien, dans tout le théâtre de M. Sardou, un ouvrage à mettre de pair, à coup sûr avec celui-là, aussi fortement et logiquement conçu, d'un tissu aussi serré et aussi souple, d'un intérêt comique aussi soutenu. Mais quand même Scribe, s'en tenant à sa première manière, n'aurait été qu'un vaudevilliste neuf et supérieur, que l'inépuisable et aimable Lope de Vega du *Théâtre de Madame*, il aurait encore, à ce titre quelque droit, dans une histoire de la scène française, à une place distinguée et bien en vue. Serait-ce trop que d'en demander une auprès de Dufresny et de Favart, et au-dessus, pour l'auteur de tant de tableaux de genre finement et joliment tracés, gais d'une gaieté vive et décente, mêlés de fiction ingénieuse et d'observation rapide; où revivent, comme en de légères esquisses, avec leurs goûts, leurs prétentions, leurs modes, avec les plus traitables de leurs passions et les moins graves de leurs travers, la société française et surtout le monde parisien des alentours de 1830 (*Le plus beau jour de la vie, Avant, pendant et après, les Inséparables, la Demoiselle à marier,* etc.), où souvent, quand le sujet y prête, se glisse et circule, délicatement ménagée, une veine d'émotion douce, d'attendrissement discret et fugitif (*Le Mariage d'inclination, Rodolphe, Michel et Christine*, etc.), J.-J. Weiss trouvait

ces dernières petites « délicieuses » ; elles le faisaient songer parfois à Sedaine, à cet honnête et fin Sedaine qu'il adorait. Nous demandons à tous les gens de goût s'il faisait preuve en cela d'engouement bizarre, et, comme l'ont dit railleusement ses jeunes contradicteurs, d'injustifiable *toquade*.

III

Si la critique, entre autres devoirs essentiels, est tenue de corriger, toutes les fois qu'elle le peut, dans les arrêts qu'elle rend, l'amertume de la censure par la douceur de l'éloge, et de tempérer de bienveillance, sans les affaiblir ou trop en émousser la pointe, les vérités utiles, c'est surtout quand elle vient d'assister à l'œuvre de début, ou à l'un des premiers essais d'un nouveau venu dans la carrière si enviée et si périlleuse du théâtre ; alors surtout, elle doit, à travers les fautes et les inexpériences qu'elle relève sans rudesse, épier les signes révélateurs ou les promesses de talent, se plaire à les découvrir et à les signaler, et se montrer, avant tout, accueillante et encourageante. J.-J. Weiss, il faut le dire à sa louange, et on ne l'a pas assez dit, a compris et pratiqué ce devoir beaucoup mieux et plus fidèlement que n'y semblait disposé un esprit de cette trempe, d'une humeur aussi vive, d'un goût aussi délicat et, par là même, impatient et irritable.

On aime à l'entendre dire, en homme pénétré de ce

devoir, au moment de se prononcer sur un drame très imparfait, mais offrant des traces d'inspiration, que les spectateurs de l'Odéon venaient applaudir. (*Mademoiselle du Vigean*) :

La pièce a ses points faibles qu'on sentira surtout à la lecture. La critique cependant s'égarerait, si elle prétendait ici séparer son jugement de celui du public. C'est ce qu'elle est quelquefois contrainte de faire, et je mentirais de dire que l'obligation en soit pénible : rien n'est doux, au contraire, comme de regarder en face le succès imbécile, et de lui dire son fait. Dans le cas présent, il faut s'associer sans hésitation au succès et l'expliquer et le justifier. Il faut applaudir comme le public ; il faut d'abord et avant tout applaudir, et ne critiquer ensuite qu'avec regret.

Et il applaudissait cordialement au choix et à la conpection du sujet, au souffle héroïque de certaines sèves, aux beaux vers, qui çà et là, avaient jailli ; et se prenant aux défauts, qui n'étaient pas médiocres, avec la même franchise, et soigneux de les noter avec la même précision, volontiers il en mettait la plus grande part sur le compte de la jeunesse du talent et de l'inexpérience de la scène, et donnait chance d'être acceptées aux moins agréables de ses observations en les accentuant de sympathie et d'espérance.

Il est vrai que l'auteur dont il encourageait ainsi les premiers pas, était une femme ; mais en accueillant avec cette bienveillance le coup d'essai de Mademoiselle Simone Arnaud, il faisait, comme envers d'autres, acte de conscience, nullement de courtoisie. Tel il s'est montré à l'égard des plus intéressantes jeunes recrues de l'art

dramatique contemporain. Voyez comme, en rendant compte de la pièce par laquelle venait de se risquer d'un pas chancelant, sur la scène comique, un romancier aimé du public, M. André Theuriet (*La Maison des deux Barbeaux*), il prend soin d'y relever et d'y faire valoir ce qui surtout la recommande : l'étude finement analytique des sentiments et des passions dans un drame intime de la vie domestique, et la mise en scène expressive et piquante de ces mœurs provinciales, dont l'auteur, en ses attachants récits, a été le peintre délicat et fidèle. Voyez comme, en examinant *le Père de Martial* de M. Albert Delpit, il s'attache à marquer le fort et le faible de cet ouvrage, avec quelle clairvoyance et quelle sincérité il signale, d'une part, le faux et l'inadmissible de la pièce, quant à la situation principale et à celles qui en découlent, et de l'autre, l'énergie de talent, l'habileté audacieuse qui ont réussi à faire écouter et même à faire applaudir un drame bâti sur une donnée aussi tristement romanesque et, moralement, aussi invraisemblable. Certes, il n'épargne pas M. Richepin sur les intempérances et les incohérences de son drame indien de *Nana Sahib*, amas d'épisodes sans lien, plus de mouvement et de bruit que de substance dramatique et d'action vraie, fureurs de passion déclamatoires, accumulation de meurtres sur la scène, carnage général à la fin, tenant lieu de dénouement, etc. ; mais à plusieurs scènes qui lui paraissent d'une conception grande et forte, à certains traits touchants du rôle élégiaque de Djemma, au maniement robuste et franc de l'alexandrin tragique, soit dans le cliquetis du dialogue, soit dans les amples

tirades, il reconnaît, il salue un poète, un poète de théâtre, chez l'auteur, jusque là tout lyrique ou fantaisiste, des *Caresses* et de *la Chanson des gueux;* il lui prédit, lui promet, s'il veut s'étudier aux conditions essentielles de l'art nouveau qu'il embrasse et met la main, pour sa récidive, sur un sujet plus heureux, une prise de possession prochaine de la scène où il trébuche encore (1).

Souvent même, dans telle œuvre sensiblement inférieure à celles que nous venons de rappeler, et née peu viable, que son devoir l'oblige de traiter en conséquence, il ne laisse pas d'apercevoir et de noter les lueurs éparses d'imagination dramatique, les heureuses rencontres ou trouvailles de détail, qui rachètent quelque peu ou rendent plus supportables les témérités et les chutes; fidèle, même en ce cas, à cet esprit de discernement et de scrupuleuse équité, dont il nous serait facile de multiplier les preuves (2). Ainsi, tout en faisant justice, haut la main, de l'étrange décousu, des péripéties stupéfiantes, du sublime, tantôt banal, tantôt alambiqué de ce drame de M. Villiers de l'Isle-Adam (*le Nouveau Monde*), qu'une petite église d'admirateurs avait, longtemps à l'avance, prôné comme une œuvre de génie, il avoue avoir eu plus d'un répit de froideur ou d'ennui

(1) L'auteur de *Par le glaive* a justifié ce pronostic.

(2) C'est en s'inspirant de cet esprit qu'il apprécie avec une si remarquable impartialité *Henriette Maréchal*, ce drame de MM. Edmond et Jules de Goncourt, les romanciers réalistes, jadis étouffé en naissant par une de ces émeutes de parterre qui tuent sans entendre, et dont la reprise, vingt ans après, en 1885, offrait tout l'intérêt d'une *première*. Voir *Trois Années de théâtre*, 3e vol., p. 139.

en l'écoutant ; il y reconnaît et désigne « quelques belles parties », certains moments « d'un effet simple et grand », une fin héroïque de quatrième acte, et tantôt ici, tantôt là, *de vrais coups d'aile*. Ses sévérités de tout à l'heure, d'autant plus vives qu'elles répondaient au ridicule engouement d'un cénacle, s'atténuent par ces quelques réserves en sens favorable, dont on doit lui savoir gré ; car elles témoignent d'un intérêt réfléchi et sincère pour le fier et malheureux auteur qu'il vient de malmener, et d'un besoin de répandre, en finissant, un peu de baume sur les blessures qu'il a dû faire.

Si dans ses études sur le jeune théâtre contemporain, il a quelquefois rempli sans ménagement, en toute rigueur, et même avec quelque rudesse et dureté son office de juge, c'est quand il avait affaire à ces prétendus régénérateurs de la scène, qui ont entrepris de fonder un art nouveau, miroir exact de « la vie comme elle est », l'art naturaliste, sur les ruines des antiques conventions et des vieilles formules. Il n'a été en aucune occasion plus acéré, plus âpre de critique, plus vif et mordant de langage, plus fort de doctrine et de raison, qu'en examinant la dernière et la plus audacieuse des œuvres de l'homme d'esprit qui tient une place considérable dans cette école nouvelle : la comédie de *la Parisienne*. Dans les dix colonnes de feuilleton consacrées à cet unique sujet, l'auteur, M. Henri Becque, a été traité sans merci, et comme on dit, passé par les armes (1). A vrai dire,

1. C'est cette pièce seule, ou à peu près, qui attirait sur M. Becque de tels sévices. J.-J. Weiss reconnaissait dans les ouvrages précédents du même (*Michel Pauper*, les *Honnêtes femmes*, les *Corbeaux*, parmi de

la patience et le sang-froid du maître feuilletoniste étaient mis à rude épreuve, quand il entendait autour de lui vanter comme un pas décisif en avant, d'un utile et fécond exemple, cette pièce où quelques scènes cousues d'un léger fil, et se déroulant sur un fond monotone, ne forment pas une action; dont le sujet est pris tout entier dans le terre à terre d'une réalité aussi vulgaire et plate que perverse ou vicieuse, répugnante à double titre; où la plupart des effets plaisants ont peine à franchir la rampe, tant le comique en est triste et rentré; où la vilenie à peu près constante, l'uniforme abjection des personnages ne se rachète par aucune intention perceptible de leçon satirique, de censure de mœurs vengeresse; car c'est avec la curiosité aiguë et froide d'un pessimiste moralement indifférent, que l'auteur nous introduit dans la vie intime de ce *ménage à trois*, dont la paix un moment troublée se raffermit, se consolide, avec toute chance de félicité durable, grâce au concert le plus harmonieux qui se puisse voir, d'appétits cyniques, de rouerie effrontée, et de confiante sottise...

Le trop complaisant accueil que cette pièce recevait d'une partie du public, les applaudissements dont la couvrait, pour son compte, une ardente coterie, irritaient d'autant la verve inflammable du critique, et plus que jamais il éprouvait le besoin de *dire* carrément *son fait au succès*, dût-il assez inutilement lutter contre. En effet,

fâcheuses tendances, les signes non douteux d'un tempérament dramatique; et même dans ce terrible feuilleton sur *la Parisienne*, il s'attaque moins au talent de l'auteur qu'au déplorable système dans lequel la pièce a été conçue et exécutée.

par ce nouvel exploit M. Becque allait devenir de plus en plus le guide ou l'inspirateur des jeunes dramaturges insurgés contre la tradition classique ou romantique au nom du *vrai*, du *réel*, tel qu'ils l'entendent ; l'influence de son esprit, l'imitation et, par suite, l'exagération de sa manière sont visibles dans une bonne partie des nouveautés écloses sur le théâtre de M. Antoine, ce fameux *théâtre libre*, dont la surprenante fortune s'est enfin usée, depuis peu, à force de peintures crues et « saignantes » de « tranches de vie » découpées dans l'ignoble ou même dans l'horrible, mais a duré assez longtemps pour laisser la matière d'un triste chapitre dans les annales dramatiques du siècle finissant.

Le naturalisme et *le réalisme* révoltaient la délicatesse de son goût et l'indépendance de son esprit.

Qu'est-ce donc que le réalisme, s'écrie-t-il, puisqu'il sacrifie la vérité et se moque de la vraisemblance? Le réalisme est une invention normande qui consiste à se passer, par principe, des petits talents qu'on n'a pas reçus de la nature ou de ceux qu'il serait trop pénible de demander à l'étude. Se passer de goût, n'avoir point d'esprit ou l'avoir vulgaire, ne garder de ce qui constitue l'art que la partie élémentaire : l'observation, et n'observer que ce qui s'observe d'instinct et sans qu'on le veuille : les surfaces; mettre les signes à la place des sentiments; reproduire des gestes pour se dispenser d'être un interprète de l'âme; marquer la poésie là où elle naît d'elle-même de la réalité; voilà jusqu'à présent le plus clair des théories nouvelles en littérature. Réaliste répond à tout.

Les derniers lundis de J.-J. Weiss aux *Débats* sont du mois d'octobre 1885. A cette date, entier d'esprit, mais

fléchissant à regret sous la fatigue physique du métier, il quittait le journal pour n'y plus reparaître. Il y avait été appelé en mars 1883. Sa carrière de chroniqueur de théâtre a donc été fort courte, de trois années à peine. A vrai dire, ce ne fut qu'une campagne rapide, mais menée de telle sorte, qu'elle lui assure une belle place, n'hésitons pas à dire une des premières dans cette espèce de critique, qui, née il y a un siècle, a pris de plus en plus l'importance d'un *genre*, d'un genre nouveau et distinct, et est devenue, pour sa part et à son rang, une des branches de la littérature dramatique.

Il en devait être ainsi dans un pays où le goût du théâtre est si généralement répandu et si vif, où le spectateur de la veille, satisfait ou mécontent, aime à consulter sans retard sur ses impressions, un arbitre entre lui et l'auteur, où tant d'honnêtes gens qui ne goûtent que de loin en loin, trop rarement à leur gré, un plaisir trop coûteux pour leur modeste fortune, veulent être régulièrement instruits de ce qui se passe sur la scène tragique ou comique, et tiennent à trouver, racontée et jugée dans leur journal, la pièce qu'ils n'ont pas vue, ne verront jamais.

A ces besoins d'esprit, de nombreux talents, dans les diverses saisons du siècle qui s'achève, ont répondu.

Elle serait longue, la liste au complet des écrivains à plume rapide et vive qui, dans cet emploi de semainier littéraire, inauguré dès le temps du Consulat, ont su intéresser de nombreux lecteurs. Beaucoup de ces lundistes qui, jadis ou naguère, ont eu fortune heureuse ou même brillante, ne sont plus guère connus à cette heure que

des curieux de littérature, ou des témoins de leurs succès qui vivent encore, tant est précaire le destin des réputations conquises dans le journal. Quelques noms, d'un éclat plus résistant, se détachent sur le groupe, demeurent en vue pour la génération présente, et trouveront place, à n'en pas douter, dans une ample histoire du théâtre et des choses du théâtre au XIXe siècle.

Il surnage, quoique déjà loin de nous, ce Geoffroy qui, appelé par MM. Bertin au feuilleton qu'ils venaient de créer dans leur journal, mit dès le début le genre en grand honneur : lettré de bonne race, homme de goût aussi bien que de savoir, malgré quelque scolarité et rudesse de forme, critique militant, d'une orthodoxie vigilante, un peu étroite, induit par son aversion pour la *philosophie* et les *philosophes* en sévérité exagérée pour la littérature du XVIIIe siècle, mais admirateur passionné et commentateur intelligent des maîtres du XVIIe, intéressant encore aujourd'hui et digne d'être lu, par la chaleur communicative de sa religion classique, par une forte dose de bon sens à la Boileau, et par l'amusante vivacité de ses coups et de ses ripostes dans les batailles littéraires du temps.

Un persistant souvenir s'attache également à celui des successeurs de Geoffroy dans le même journal, à qui ses contemporains charmés, éblouis, décernèrent le titre de « prince des critiques ». A vrai dire, celui à qui était fait un pareil honneur, Jules Janin, n'y avait pas un droit suffisant. Il eût été beaucoup plus juste de proclamer *prince des causeurs* cet homme d'esprit et d'imagination, qui, nourri dans les bonnes lettres et très éclairé con-

naisseur, et fort capable de juger et de décider avec bon sens et justesse quand il lui plaisait de s'en donner la peine, à l'ordinaire et d'habitude aimait mieux courir autour de son sujet à peine effleuré ou esquivé adroitement, et se répandre, au gré de sa verve et de son caprice, en mille propos divers pour l'amusement du lecteur et pour le sien. Sous la main de ce « batteur de buissons », le compte rendu des théâtres ne fut, le plus souvent, autre chose qu'une conversation errante et voltigeante, où la chronique dramatique, la chronique littéraire, celle du temps présent, politique à part, celle même du foyer domestique et de la vie intime de l'auteur, se confondaient en un facile et piquant mélange ; un genre à part, d'une veine franche dans sa bigarrure, d'une grâce vive et leste, d'une originalité réelle, et où l'on a pu reconnaître, du moins dans les meilleurs temps d'une production assidue de quarante années, quelque chose de l'infatigable entrain et de la verve brillante de Diderot.

Ce fut un charmeur aussi que ce Théophile Gautier, le poète, l'excellent poète, enrôlé, moins par goût que par nécessité, parmi les prosateurs du feuilleton, mais souple génie, riche et fine nature, se pliant sans contrainte à des œuvres très diverses; aussi savant et exquis que facile écrivain: critique équitable et bienveillant, sauf quelques partis pris d'ancien sectaire romantique ; trop bienveillant à l'ordinaire, moins par indulgence intéressée que par esprit de mansuétude et de paix, mais sans égal, unique, dans l'art de conter au lecteur le drame, la comédie ou le mélodrame de la veille, et de mettre, en quelque sorte, la pièce sous ses yeux par la clarté lumineuse du récit et

la magie descriptive du pinceau; juge attentif, curieux et sévère contrôleur de la vérité locale et de la beauté plastique du décor, du costume et de tout le spectacle, au perfectionnement duquel il s'intéressait avec la passion et la compétence d'un artiste.

Quelque chose du sérieux et du tour d'esprit pédagogique de Geoffroy s'est retrouvé, mais sans pédantisme et avec un tout autre fonds de littérature, chez celui qui, dans la même carrière, débutait il y a trente-cinq ans, et que nous avons vu sur la brèche avec son clair et populaire bon sens, sa libre franchise tempérée de bonhomie, sa verve toujours jeune, sa déférence raisonnée aux lumières instinctives de la foule, son esthétique de théâtre tirée d'une longue observation personnelle, et toute d'expérience. Il est vrai qu'elle n'a pas échappé à la discussion et lui a valu maintes fois le reproche de s'en tenir ou de se trop complaire à cette part de règles et de conventions qui se rapporte plus à la structure et au mécanisme qu'au fond même et à la vérité intime de l'œuvre dramatique... Quelle que soit la valeur de cette plainte, M. Sarcey, avec même conviction, même bonne humeur, allait son train, et ne se lassait pas d'enseigner supérieurement et de maintenir envers et contre tous cette technique de la scène qu'il possédait à fond, et des lois de laquelle nul talent, même parmi les mieux doués, ne saurait sans péril s'affranchir; critique sensé, guide pratique et nécessaire, professeur de théâtre consommé, y compris l'art du comédien, qu'il surveillait et dirigeait en connaisseur expert, et s'appliquait à perfectionner dans l'intérêt de nos plaisirs.

Geoffroy, Jules Janin, Gautier, Sarcey, à des titres différents, mais signalés, ces quatre talents qui tiennent la tète de toute une légion (1), méritent assurément de représenter, pour ce siècle, dans l'avenir, un genre d'écrits dont la fortune est due pour une large part à chacun d'eux.

Si l'image ou l'idée que, dans cette étude, nous nous sommes efforcé de tracer, aussi exactement que possible, de J.-J. Weiss, en tant que critique de même ordre, a été trouvée fidèle et ressemblante, on ne s'étonnera pas de nous voir réclamer pour lui un pareil honneur.

Et même, dans ce groupe d'élite où il a les meilleurs droits à figurer, il nous semble devoir, à certains titres, occuper une place distincte, éminente.

Son œuvre de lundiste est d'un rare, d'un excellent lettré, mais d'un lettré que les événements d'une époque agitée ont enlevé de bonne heure à sa première et paisible carrière et qu'ont instruit et mûri, à leur tour et à leur manière, les diverses fortunes et les épreuves d'une vie accidentée et originale. Devenu journaliste politique, et d'opposition, après un adieu sans retour au professorat universitaire, plusieurs fois élevé, sous des régimes très différents, jamais il est vrai pour de longs jours, à d'importantes fonctions, et même aux grandes affaires, il

(1) Dans le chapitre d'histoire littéraire que l'on consacrerait avec détail à cette famille de critiques, et où bien des noms, à cette heure plus ou moins atteints d'oubli, mériteraient d'être rappelés (Florentino, Hippolyte Rolle, Auguste Vitu, etc.), une attention particulière serait due à Édouard Thierry, pour sa docte, judicieuse, aimable chronique du *Moniteur*, et à Paul de Saint-Victor, au critique ingénieux, à l'éblouissant *styliste* du journal *La Presse*.

avait assisté de près à bien des spectacles, et d'autant mieux qu'il s'y trouvait mêlé de sa personne et, pour sa part, y figurait. La faculté d'observation qu'il possédait si curieuse et si intense s'était donc exercée sur un large champ, celui qu'une vie de lutte et d'action incessante ouvrait devant lui, et qu'elle renouvelait à mesure. Toutes les lumières, tous les enseignements qu'une telle vie apporte avec elle, étaient venus s'ajouter à ceux dont il avait fait de bonne heure et continuait à faire provision dans les livres. Heureuse et excellente préparation au métier de critique en matière de drame et de comédie! Bien souvent, à la manière dont il l'exerce, dans certains jugements qui tombent de haut sur l'œuvre dont il rend compte, et y pénètrent à fond, on sent l'homme qui, longtemps, au grand jour, en mille rencontres, a fait étude des hommes sur le vif, et s'est enrichi d'expérience directe, et d'autant plus sûre, en s'aventurant à ses risques et périls dans la mêlée. De là, aussi, ces vues soudaines, ces réflexions rapides et perçantes sur la vie, sur le monde, sur le train dont roulent les choses humaines, sur celui du siècle présent, sur le déclin ou la transformation des mœurs au temps actuel, etc., qui naissent, jaillissent, au courant de l'improvisation, sous sa plume, illuminent de leurs clartés parfois sévères, le feuilleton frivole, et en relèvent d'un intérêt sérieux ou d'un attrait piquant la saveur. Combien de pages riches d'un tel fonds nous pourrions citer, et dans la trame desquelles les qualités du moraliste et du penseur s'ajoutent étroitement à celles du critique, et se confondent avec elles!

Et avant d'éclater dans la presse politique et de des-

cendre en armes dans l'arène, il avait été, ne l'oublions pas, un maître d'histoire, un historien de marque et d'avenir, appelé dans cette carrière aux plus brillants succès, s'il eût continué à la suivre. Ses fortes études spéciales, sa vive imagination portée par le plus solide savoir, lui avaient ouvert des jours profonds sur l'esprit, les mœurs des sociétés disparues, l'avaient fait vivre d'une vie intime avec les personnages en vue, les grandes figures des temps écoulés.

Pouvons-nous ne pas reproduire ici l'étude si fine, si prenante, si fouillée qu'il fit sur ce grand seigneur historien, qu'il comparait à Tacite et à Hérodote, sur le duc de Saint-Simon, cet écrivain de génie qui épiait tous les gestes de la Cour; mais dont l'immense orgueil obscurcissait le jugement, au point de lui faire maudire les réformes salutaires de Louis XIV?

Plusieurs semblaient soupçonner vaguement qu'il y avait désormais en France deux rois : l'un qui tenait en main le gouvernement réel, l'autre attaché au premier comme une ombre incommode qui épiait son règne, et en esprit le refaisait. Celui-ci, chaque soir, portes closes, après la longue et douloureuse contrainte de la journée, semblable à un animal carnassier échauffé et surexcité par la poursuite des chasseurs, qui, rentré dans sa tanière, rugit encore et bondit, et du museau fouille la terre, ravageait la gloire du roi réel. Le règne de Louis était fini ; le sien commençait dès qu'il se voyait assis devant sa table solitaire, avec sa plume, seule consolation et seule ressource laissée par la jalousie de la fortune à un esprit vaste qui se sentait né pour l'Empire. Là, il réprimait la maltôte, il enchaînait la persécution religieuse, il relevait les finances, il raffermissait la monarchie chancelante, il sauvait la

nation près de périr. Le champ des grandes actions et des grandes espérances se déroulait à perte de vue devant ses regards.

Des chimères! elles jaillissaient à flots, elles débordaient par-dessus les obstacles anéantis. Mais, au milieu des songes et des aventures, son intelligence nette démêlait, à côté du mal réel, le remède positif; sa raison, restée libre et lucide sous le charme de cette fantasmagorie, calculait les difficultés et réduisait les ressources à leur véritable proportion. Elle se résignait à des plans de réforme modestes et suffisants pendant que l'imagination franchissait les limites du possible.

Ce don d'analyse, cette pénétration psychologique de Weiss était un sérieux avantage pour le critique. De là, quand passe par ses mains cette sorte de drame qui déroule dans un cadre historique une action inventée, ou celui qui tire de l'histoire même, pour une bonne part, son sujet, sa trame, ses héros, de là un degré particulier supérieur de compétence, de sagacité, d'autorité. Parfois, après avoir, en telle affaire, noté d'un sûr coup d'œil l'erreur inconsciente, ou l'anachronisme voulu et non justifié par les nécessités de la scène, ou la fantaisie qui s'est accordée trop de licences, il se laisse aller à tracer lui-même, d'après ses souvenirs réveillés, une image attentivement fidèle de l'époque que la pièce en question n'a su faire revivre qu'en la dénaturant, ou du personnage dont elle a modifié plus que de raison ou travesti la physionomie. En ce genre de restitution, il excelle.

Voyez comme, après s'être arrêté dans le drame byzantin de M Sardou, sur le personnage de Théodora, qu'il regrette de voir défiguré par un côté, affadi par un peu vraisemblable roman d'amour, il nous propose et met

sous nos yeux tout à son aise une autre Théodora, la vraie, l'affreuse, la grande, ressuscitée d'après les *Anecdota* de Procope avec une vigueur d'exactitude et un éclat de pinceau qui nous la rendent au vif. Est-il besoin de rappeler à nos lecteurs une autre merveille de vérité historique précise et vivante, ce portrait de Henri IV, du Henri IV gascon et coureur incorrigible de galantes aventures, revers de médaille du héros et du grand roi, qu'il a jeté, avec preuves à l'appui, et curieusement développé au milieu du compte rendu d'un banal et très insignifiant drame de Ponson du Terrail (*la Jeunesse du roi Henri*)? Et ailleurs, à propos d'une scène mal faite du drame militaire de *Kléber* (1), de quelle manière ingénieuse et magnifique il ressaisit et met en lumière, à l'aide de faits connus ou d'indices significatifs vivement rapprochés, une des premières et grandes visées de Bonaparte, à laquelle Napoléon ne renonça jamais, et qui le hantait encore dans sa marche aventureuse vers Moscou, son rêve de conquêtes jusqu'à l'Inde sur les traces d'Alexandre, son vaste *rêve oriental*... (2). De telles pages, et

(1) De MM. Gaston Marot et Édouard Philippe.

(2) Ou bien c'est pour attester dans une pièce applaudie, et faire ressortir, en le vérifiant, le mérite d'une intelligente fidélité à l'histoire, que l'historien, avec toutes ses lumières, vient en aide au critique. — Voir dans le compte rendu du drame de Madame Simone Arnaud, *Mademoiselle du Vigean*, à l'appui d'un jugement favorable porté sur le Condé de la pièce, un profil du Condé de l'histoire, sous son double aspect de héros et de frondeur, tracé d'un crayon rapide qui grave comme un burin. — Voir dans cette belle étude du *Polyeucte* de Corneille, une maîtresse page sur la diversité, la nouveauté, l'intérêt des situations que créait dans la société, dans la famille, en cet âge de la Rome impériale, la *révolution chrétienne*.

plus d'une autre de même caractère, et d'un prix égal, où l'historien de vocation et l'homme d'imagination, à l'œuvre de concert, ont mis leur empreinte, eussent émerveillé Michelet!

Il semble donc permis de signaler dans cette chronique de théâtre, que J.-J. Weiss écrivait à l'heure de sa pleine maturité d'esprit, une diversité et une richesse de substance, une ampleur et une solidité d'étoffe qui ne se retrouvent ou du moins ne s'offrent à ce degré chez aucun de ses prédécesseurs dans la même carrière, même des premiers d'entre eux par le talent et le succès.

Et enfin, ce qui le distingue et le met à part sans conteste, ce qui lui donne chance particulière d'échapper à l'ombre et au silence qui se font si vite sur les auteurs de feuilletons reparaissant en volumes, et de trouver au delà du temps présent, et loin dans l'avenir, des lecteurs, c'est sa haute valeur d'écrivain.

A ce dernier point de vue, il y a sur son compte unanimité d'impressions, parfait accord des suffrages. Si dans les études que de maîtresses plumes lui ont consacrées, le critique n'a pas toujours obtenu toute la justice que nous estimons lui être due et que nous nous sommes efforcé de lui rendre, l'écrivain, en revanche, est goûté sans restriction, admiré sans réserves, célébré comme de « premier ordre », et d'une commune voix proclamé *génie*. Peut-être, cependant, n'a-t-on pas encore dit assez, et de tout point, tout ce qui le fait tel, et lui promet vie et durée. En analysant et décrivant à plaisir et très délicatement sa manière, on a surtout fait ressortir l'éclat de la couleur, la liberté et la légèreté de l'allure, l'opulence de

la verve, l'imprévu et le piquant des contrastes, l'heureuse audace des saillies, l'infinie variété des tons, la veine charmante de caprice et d'humour; on se montre moins frappé, on ne l'est pas assez des qualités sévères qui, pourtant, n'ont pas contribué pour une moindre part à cette supériorité unanimement reconnue.

Ce style, si remarquable par tout ce qu'il se permet, ne l'est pas moins par tout ce qu'il évite ou se refuse, au profit de la netteté, de la netteté parfaite, de la précision, de la solidité. Un des dons les plus libéralement départis à l'auteur, le plus éminent peut-être, c'est l'imagination. Tous les moyens d'expression qui se puisent à cette source, toutes ces formes animées et colorées de l'idée ou du sentiment qui les peignent aux yeux de l'esprit, lui arrivent en foule et comme d'elles-mêmes; mais un instinct constant de mesure et de sobriété domine toute cette richesse et en règle l'emploi. L'image est abondante, elle n'est pas prodiguée; ce qu'elle a si souvent d'imprévu, de neuf, de hardi, parfois même de risqué, ne la compromet pas; elle s'impose, même alors, par la justesse; elle est *trouvée*. Dans ce style de tant de relief et de couleur, nulle trace de luxuriance; jamais d'éclat douteux; cette grande imagination se gouverne d'un facile et sûr effort et se tempère sans s'affaiblir.

Et quelle verve! Quel autre rare et précieux don qu'une telle verve, jaillissante de pleine source, intarissable, entraînante; un péril aussi, et plus qu'on ne croit, à raison même de cet impérieux courant et de cette abondance! Un tel jaillissement, un tel essor semblent presque fatalement exposés au trop-plein, à l'exubérance, ou du moins

à quelque redondance et superfluité. Non, rien de pareil ici n'arrive. De quelque train que la plume soit lancée, l'écueil est évité, il n'est pas même effleuré, grâce au plus rigoureux besoin de précision auquel un écrivain puisse obéir. Dans son élan rapide, ce style si spontané, si primesautier, n'admet *rien de trop*, comme il ne souffre *rien de manque*. Il réunit constamment le serré du tissu et la plénitude concise à l'envolée. On est surpris autant qu'on est charmé d'un tel fini avec tant de jet et d'imprévu, dans ces pages qui filent d'une telle allure, et dont beaucoup ont dû être achevées dans le peu d'heures qui s'écoulent entre la sortie du spectacle et l'apparition du journal!

Cette perfection ne souffre en rien de la veine d'esprit humoristique qui s'épanche en tant d'endroits. De cet esprit-là, qui de sa nature est peu disciplinable, J.-J. Weiss est richement pourvu. Mais si à son aise que l'*humour*, cette fée capricieuse, semble chez lui se jouer et s'ébattre, il en est le maître, aussi bien que de son imagination et de sa verve. Sans doute, quand il s'y livre, il ose beaucoup. On sait jusqu'où il est capable d'aller en fait de traits librement enjoués, de familiarités hardies, de saillies originales; il semble même parfois en danger d'excéder; mais toujours, aux approches de la limite, il s'arrête, ne se risque jamais au delà de celle qu'un goût délicat lui trace, et dont un tact secret et rapide l'avertit. Et même dans ses plus libres et gaillardes échappées, alors que partent comme des fusées les affirmations plaisamment hyperboliques, les mots d'une gaieté railleuse et fantasque, les mots drôles marqués au coin de l'esprit parisien, il garde bonne grâce constante, et même, on ne sait com-

ment, fière tournure et grand air. Nulle trace, même alors, de folâtrerie éventée ou de spirituel débraillé. L'amusement irrésistible, le régal très vif qui nous est offert en pareil cas, est toujours de qualité supérieure, exquise même. Le goût, un goût large, exempt de pruderie, mais très fin, très sûr et toujours en éveil, a prévenu l'abus, imposé la mesure et le choix à la fantaisie, au caprice, et mis sur tout son empreinte. Et comment ne pas rappeler ici cette page charmante, pleine d'ironie et de finesse dans laquelle J.-J. Weiss raconte sa leçon de danse à Dijon, chez le père Mercier, en 1839?

Le père Mercier jouait lui-même, sur le violon, les pas qu'il nous faisait danser. On enfilait la rue Condé, qui est l'artère centrale de Dijon; on tournait à gauche en venant de la place d'Armes dans une petite rue sombre; on traversait une petite boutique, on descendait trois marches et c'était là. Là, dans une arrière-salle éclairée en plein jour par de fumeux quinquets, trônait le père Mercier, professeur de violon, de danse, de maintien et de saluts à la française, célèbre dans Dijon par lui-même et par son fils, un grand violoniste qui aurait acquis une gloire européenne s'il avait consenti à échanger le séjour de sa ville natale, qu'il aimait autant qu'elle est aimable, contre le séjour de Paris qu'il n'aimait pas. La figure du père Mercier respirait la sérénité rébarbative d'un digne homme qui a vécu cinquante ans sous l'œil de ses concitoyens, sans qu'aucun d'eux puisse lui reprocher d'avoir manqué une seule fois aux bons principes, ni sur la danse, ni sur le violon, ni autrement. En matière de danse surtout, ses principes étaient terribles. En voilà un qui pouvait se vanter de ne pas concevoir la danse comme un amusement! J'avais déjà lu dans les livres que cet art est un art amollissant. Les auteurs inconsidérés qui donnaient des définitions

pareilles n'avaient jamais pioché les cinq positions, les battements et les pliés sous le père Mercier, au mois de juillet, par 30 degrés de chaleur.

Un jour qu'il me tenait dans la cinquième position (croiser les deux pieds de manière que la pointe de l'un et le talon de l'autre se correspondent), j'osai lui dire que je ne comprenais pas bien les avantages de cette position, peu habituelle dans le monde et pas mal gênante, et je poussai la hardiesse jusqu'à lui demander quand est-ce qu'il m'apprendrait enfin la valse? Si vous aviez vu sa surprise et sa suffocation! Il posa d'abord ses lunettes, puis son violon; il me regarda en silence avec sévérité; quand il jugea que j'étais suffisamment couvert de confusion, il me tint ce discours féroce : « Jeune homme, respectez mon âge. Je n'enseigne pas le bastringue. Votre honoré père peut vous ôter de mon cours quand il lui plaira. Tant que vous y resterez par sa volonté, retenez bien mes deux principes : Primo, *la grande maxime, en quelque art que ce soit, est de ne jamais adoucir les difficultés de la chose en commençant.* Secundo, *qu'est-ce que M. Maîtrejean vous enseigne au collège royal? Des langues que vous ne parlerez jamais. Eh bien, donc, ici vous n'apprendrez que des pas qui ne se dansent plus, le menuet, la gavotte, l'anglaise, etc. » Et se rengorgeant :* « Je suis professeur de danses mortes! » *Je rattrapai tant bien que mal la cinquième position.*

Quelle impeccabilité surprenante, mais réelle, parmi tant de richesse, de liberté, de mouvement! Il était nécessaire de la constater, pour achever de caractériser ce style d'un mot qui en est, à notre avis, la suprême louange; ce style si génial et si vivant, d'une originalité si personnelle, et, à bien des égards, d'une physionomie si moderne, est un *style classique*. Arrêtons-nous sur ce dernier mot : Weiss fut et restera un classique.

Sa chronique théâtrale cessa en 1885; peu après, la maladie l'emporta.

Pauvre et cher Weiss! Le théâtre avait été l'enchantement de ton enfance, le théâtre devait être par un coup de la destinée le refuge de ta vieillesse, la fin de ta vie sembla en regarder le commencement. Ce qui avait fait le bonheur de tes premières années devint la consolation, le charme de tes derniers jours, et termina dans la douceur d'une occupation paisible, sous la lumière d'un ciel éclairci, ton existence composée d'expériences si peu attendues et si contrastées. Et cependant ton âme faite de bonté et de simplicité avait rêvé une existence plus tranquille et plus discrète. N'est-ce pas toi qui, en 1870, adressas d'Enghien ces lignes à une amie?

Je suis un bien grand fou d'avoir passé ma vie ailleurs que dans quelque maisonnette, semblable à celle où je vis aujourd'hui, seulement moins humide.

De tout côté, je vois les feuilles, j'entends les oiseaux; l'ombre est douce, le soleil éblouissant, la lune adorable et tendre, les bois calmes et remplis de bonheur. Il n'est pas encore trop tard pour m'apercevoir que j'étais né pour être le vieillard de Tarente, planter des raves, et me nourrir de fraîches laitues et de fraises parfumées cueillies de mes propres mains. Je vis dans la retraite, et j'ai, à deux pas, au bord du lac, un salon de conversation où il y a un orchestre qui joue le Beau Danube bleu. *Si ce n'est pas ici que je dois rencontrer la vie heureuse, ce ne sera nulle part.*

Nous venons de nous occuper du Weiss chroniqueur de théâtre, du Weiss de 1883; — mais le Weiss d'avant

cette époque? mais le normalien? mais le professeur? mais surtout le journaliste dont l'esprit critique, la fine ironie, la courtoise et pressante dialectique, la rare puissance sur l'opinion avaient conquis, dès le début, la première place parmi les journalistes de notre génération (1)? mais l'historien qui a écrit, à sa manière, l'histoire de son temps en de nombreuses et diverses feuilles : les *Débats*, le *Journal de Paris*, le *Figaro*, le *Gaulois* et ailleurs? mais l'homme d'État dont la sûreté du regard, l'intuition et, si l'on peut dire, le don de devination en politique étonnait tous ses collaborateurs? ce Weiss n'est-il pas autrement grand, célèbre, intéressant à étudier et à décrire, et ne peut-on reconnaître que ce Weiss, à bien des titres, domine et efface l'autre?

Qu'elle serait curieuse l'étude de cette nature riche et complexe où le bon sens et la solidité de jugement des gens du Nord (son père était alsacien) s'alliait à la finesse, à la vivacité, à la gaieté, à l'ironie et à la grâce des femmes du Midi (sa mère n'était-elle pas basque?) Qu'elle serait originale, la figure franchement et fidèlement évoquée de ce timide, dont la simplicité un peu altière contrastait avec un lâcher de tenue, avec une indifférence aux exigences du monde qui faisait de lui l'être le plus dégagé, le plus indépendant, le moins asservi aux coutumes, aux préjugés, à l'opinion courante, et qui nous rappelait par plus d'un côté, à nous qui l'aimions, l'ancien enfant de troupe. Et en regard et en contraste, quelle sérieuse et noble image à tracer, pour un digne peintre,

(1) Voir la préface de *le Théâtre et les Mœurs*, p. XXIII.

que celle de cet homme d'État moderne, qui resta toute sa vie fidèle à la grande politique et aux traditions diplomatiques de Richelieu et de Mazarin, et qui, pour les affaires intérieures, était sincèrement libéral, mais avec une conception très haute des principes et des nécessités de gouvernement :

Ses premières études, Weiss les avait faites aux hasards des étapes d'un régiment dans lequel il figurait comme enfant de troupe. Sa première passion a été la lecture, — lecture de voyages, de romans, de quelques classiques. Cette passion des livres a été la plus forte de sa vie. En 1854, deux ans après sa sortie de l'École Normale, il adressait cette harangue à ses élèves de la Rochelle :

Il n'y a point, disait-il, pour la culture morale de l'intelligence, d'instrument plus puissant que la lecture. Tous en ont fait l'épreuve sur eux-mêmes ; car la lecture est le charme de tous les âges et de toutes les conditions. Elle instruit sans fatigue, elle entraîne, elle transporte, elle captive ; elle a si bien le secret de nous dérober aux soins arides de l'existence que souvent, lorsque nous venons de fermer le livre qui nous est cher, nous croyons revenir, après quelques heures passées au sein de notre vraie patrie, dans un monde qui nous est étranger. Un livre est en effet le plus commode des amis, il ne nous refuse jamais ses consolations, ni ses avertissements ; il éveille nos idées par celles qu'il nous présente ; il répond à nos sentiments intimes, et quelquefois nous retrouvons en lui comme une image embellie de nous-même.

Dans son jeune âge, Weiss avait donc été enfant de troupe dans le régiment de son père. Voici en quels termes il rappelle cet épisode de sa vie :

Au retour, mon père, musicien gagiste dans un régiment de ligne, obtint pour moi l'avantage d'être inscrit au corps comme enfant de troupe. Deux ou trois sous de prêt, un pain de munition tous les deux jours, une capote grise et un pantalon rouge. Ce n'était rien et c'était assez.

La vie errante de son régiment le ravissait. Sa jeune imagination faisait provision de pittoresque et de poésie, de cette poésie de la montagne et de la campagne qui ouvre les âmes éprises de merveilleux et de romanesque à toutes les grandeurs du sentiment.

Weiss s'est plu, dans sa vieillesse, à retracer en quelques pages douces et souriantes ces réminiscences de son enfance.

Le lecteur sera heureux, de relire aujourd'hui avec moi les pages suivantes. Il y retrouvera le spirituel et vivant écrivain avec son esprit alerte, souple, si étonnant de richesse et de verve ; pour ma part, je sentirai, non sans une émotion dont je ne puis me défendre, battre le cœur de cet honnête homme qui fut mon ami le plus sûr, le plus discret, le plus serviable, le plus dévoué.

J'ai été tout bonnement élevé comme un roi, sous les enseignes du roi. Je portais son uniforme, j'étais nourri de son pain noir, j'ai grandi dans ses casernes et ses baraquements. Que tes tentes sont belles, ô Jacob! et que tes tabernacles étaient beaux, ô Israël! Presque toujours le pittoresque puissant du site y saisissait ou y charmait la route. Je n'ai jamais oublié, j'ai toujours devant l'esprit ma petite chambre du grand quartier à Givet, entre le roc abrupt de Charlemont et la Meuse au flot âpre; le fort Saint-Jean où le mugissement de la vague berçait mes nuits; Vincennes de qui le don-

jon, aux rayons d'une pleine lune de juin, me versait la mélancolie des siècles. Un beau jour, le sapeur de planton chez le colonel arrivait à la caserne avec un pli cacheté pour l'adjudant-major de service : « Faisons les sacs, disait-il, nous partons dans dix jours. » Chaque année me découvrait un nouveau coin de la France, et me livrait une nouvelle impression de ce pays multiple, bien plus divers en son unité artificielle que l'Allemagne aux trente-six États. Nous étions dans les monts du Jura, en route pour la Durance et la fontaine de Vaucluse. La soif de voir et de regarder était chez moi inextinguible. A trois heures et demie du matin, le tambour, par les rues, battait la marche du régiment; la colonne de marche se formait sur la place principale du lieu; je prenais rang à l'arrière-garde; quand les jambes me manquaient, ce qui n'était pas fréquent, je me hissais parmi les bagages, sur la charrette louée jusqu'à l'étape prochaine par le bataillon; et devant moi défilait la France, monts et vallons, fleuves et ruisseaux, sombres châteaux crénelés des temps lointains et riantes villas bâties de la veille. Ici le sang avait coulé; la ville républicaine, tumultueuse, immense, en proie au chômage et à la faim, s'était soulevée contre les riches et leur roi; on l'avait assiégée et prise; et en traversant pour y rentrer le long pont sur le fleuve vertigineux qui semblait rouler la colère et la haine, on ressentait je ne sais quel vague frisson de mystère et de terreur. Là, au village, où l'on devait faire grand'halte, on arrivait parmi les pampres, la vendange et les chants; les petits propriétaires et les vignerons avaient prévu trop de vin pour pas assez de tonneliers ou de tonneaux; les futailles en perce bordaient le chemin; pour un sou par tête, le sou du roi, on puisait à volonté dans ces fûts impatients d'être vidés; la Fraternité, fille de la Joie et de l'Abondance, régnait pour une heure sur un point imperceptible du globe, entre de braves gens qui ne s'étaient jamais vus et ne se reverraient plus jamais. Ou bien, après une longue route poudreuse, à travers les plans d'oliviers, on apercevait tout à coup, au

bas de la côte, la mer bleue léchée d'un soleil ardent; ou plutôt c'est moi qui la découvrais splendide et inconnue, et je criais : La mer, la mer, *avec le même débordement de joie toute neuve qu'un mousse de la* Pinta *avait dû jadis crier :* Terre, terre, *en voyant surgir du sein de l'Océan les verdures diaprées de San Salvador. Et pendant que la troupe faisait pause, je distinguais vaguement un grand port dont la place était indiquée par un fourmillement de pointes de mâts innombrables; et les anciens contaient autour de moi que nous allions rencontrer là des gens de toute race, débarquant chaque jour de tous les points du globe, des Turcs polygames, des Nègres, des Fanariotes, des Italiens, des Papalins, des Bédouins prisonniers de guerre, des matelots ponantais, des capitaines de navires anglais qui avaient fait plusieurs fois le tour du monde; et puis des congrégations de toutes les couleurs, des pénitents bleus, blancs, noirs et roux, portant en procession, sur leurs épaules, la statue en or massif de Notre-Dame.*

Quelle ouverture sur l'Univers! C'est ainsi que le spectacle infiniment varié de la vie toujours changeante et toujours la même, formait mon ignorance. Et cela ne valait-il pas bien l'école primaire gratuite et obligatoire? Je me défiais de l'école (je m'en défie toujours). Elle dessèche et elle épuise le sol cérébral par ne point vouloir le laisser jamais en friche.

J.-J. WEISS

JOURNALISTE — PORTRAITISTE — ÉCRIVAIN ÉPISTOLAIRE

Weiss n'était pas un fanatique dans ses convictions, mais un indifférent, un sceptique en matière politique : le nom, la forme du Gouvernement lui importaient peu. Monarchie, République, Empire étaient pour lui de simples désignations et non des dogmes. Défenseur de la liberté, ennemi du désordre et de l'anarchie, il était pour le Gouvernement qui lui paraissait garantir cette liberté. Cette disposition sceptique sans désespérance et compatible avec les plus honnêtes vœux pour le bien et l'avenir du pays, se traduisit chez lui, çà et là, par des paroles d'aveu aussi spontanées que sincères, comme celles-ci :

Quand j'étais jeune, peu m'importait si les lampions brûlaient pour la République, l'Empire ou le Roi; j'adorais toute fête nationale, parce que c'était la fête et la foule. Je voulais :

Les flambeaux, le bûcher et la nuit enflammée.
Les aigles, les faisceaux et le peuple et l'armée (1).

(1) Cette citation, qui jaillit ici d'une mémoire hantée des vers de Racine, est prise de la tragédie de *Bérénice* (acte I, scène v) pour laquelle Weiss

Avec l'âge, je devins monarchiste; mais je serais encore aujourd'hui trop heureux de voir s'affermir une république, libre dans un pays qui ne peut plus désormais que désespérer de la monarchie et de ses trois dynasties, rivales dans le néant.

Dans cet état d'esprit, appelé tout à coup, par le choix intelligent d'un puissant et généreux politique à servir la République dans un haut et délicat emploi tout à fait à sa taille, on comprend que Weiss ait bravement accepté. Il fut accusé d'avoir passé à l'Empire après l'avoir vaillamment combattu; mais l'Empire, lorsque Weiss le servit, n'était-il pas devenu libéral? Puis, lorsque l'Empire s'écroula, que la République lui succéda, Weiss fut appelé à la Direction des affaires étrangères; mais la République ne fonctionnait-elle pas à cette heure régulièrement et ne s'incarnait-elle pas dans un homme représentant une doctrine et un centre d'action capable de fonder la liberté dans l'ordre? Logique avec les études qu'il avait faites des révolutions qui s'étaient succédées en France depuis un siècle, Weiss a été accusé par ses contemporains d'inconstance et d'incohérence. « Cet *homme de tant d'esprit*, disait un journal républicain, *n'avait pas le sens de l'à-propos.* » Mot injuste et de faible portée, comme si l'à-propos était en France la seule qualité enviée d'un homme d'État.

Arrivé à la vieillesse, Weiss présentait le spectacle d'un lutteur désabusé, apaisé par les déceptions et les échecs qu'ont infligés à ses préférences d'autrefois et à

avait un goût particulier, dont il a donné de si bonnes raisons (Voir le volume : *A propos de théâtre,* ch. XV).

ses efforts, les fautes des hommes et l'imprévu des événements. Il se résignait de son mieux, et même par raison de haut esprit et patriotique sagesse, s'intéressant à voir se débrouiller, s'asseoir, s'établir de la façon la plus sortable et la plus utile qu'il se pourrait, le régime nouveau ou repris pour la troisième fois, dont il observait anxieusement la naissance agitée. Et cependant, s'il lui avait fallu opter entre les différentes formes de gouvernement qu'avait connus la France ; s'il lui avait fallu suivre les conséquences dictées par sa raison et les conclusions inspirées par ses études, il eût opté pour la monarchie constitutionnelle. Ses préférences d'affection et de souvenir se reportaient sur la France de 1830, de 1840, alors que *la France et l'esprit français étaient faits d'enthousiasme, de foi, de tendresse et d'amour, qu'on nageait dans l'idéal et l'idéologie, et où tout était fier, surtout la pauvreté.*

C'est en des pages qu'on ne saurait oublier, que sa plume d'historien rappelle cette époque de 1840.

Si jamais peuple a goûté les vrais biens de ce monde, l'abondance, l'activité paisible et féconde, les passions nobles, des mœurs domestiques honnêtes sans sévérité, aisées et enjouées sans licence ; si jamais peuple a connu la sagesse, la liberté, la justice et le bonheur, c'est la France vers 1840.

Cette année-là représente, dans la période contemporaine, un point de perfection de la législation générale, des mœurs et de l'esprit. Tout se tient dans l'état moral et politique d'un peuple. Le temps où il y a de la sagesse dans les lois et le Gouvernement est aussi le temps où le génie poétique se joue parmi les créations les plus diverses.

Penseur-moraliste aux prises avec l'actualité d'une sorte de chroniqueur moral du temps où il vivait, Weiss ne cessait d'écrire. Dans les années 1880 et suivantes, sous le pseudonyme de *Pierre et Jean* il envoyait ses *Notes et Impressions* à la *Revue Bleue*.

Eugène Yung, directeur de cette revue politique et littéraire, avait déployé toutes ses séductions pour y attirer Weiss. Toujours prêt à faire une large part aux tendances nouvelles dans les choses de l'seprit et de l'art, Yung, qui connaissait les différentes et brillantes facettes de ce talent si neuf et si agile, avait donné à Weiss la plus large hospitalité. Fait assez intéressant, les existences de ces deux hommes de lettres s'étaient incessamment côtoyées. Tous deux avaient passé par l'École Normale; ils y étaient de la même promotion, celle que Weiss appelait quelque part : *la promotion orageuse* de 1847. Devenus tous deux professeurs, ils avaient enseigné dans le même lycée de province, à la Rochelle. Plus tard, dégoûtés de la profession universitaire, ils s'étaient retrouvés à Paris : Yung, secrétaire de la *Revue des Deux-Mondes*, Weiss, rédacteur aux *Débats*.

Issus d'une même génération, vivant des mêmes idées, de la même carrière, des mêmes occupations, des mêmes plaisirs, ces deux natures affinées s'étaient liées d'une amitié qui ne s'est démentie jamais. Weiss aimait en Yung une souplesse courtoise, un esprit éclairé, une obstination paisible. Il lui trouvait un grand art et un grand goût à faire valoir les autres et l'appelait *un inventeur d'esprits*, métier qu'il remplissait en effet pour sa *Revue Bleue* avec un discernement bien rare. Yung, de son côté, rendait

hommage à l'intégrité et à la fermeté de la raison de Weiss; il goûtait son savoir, sa verve, son imagination, son humour; respectait l'indépendance de son esprit, défendait même parfois ses paradoxes étincelants. Aussi Weiss se sentait-il bien chez lui à la *Revue Bleue*, et Yung se plaisait-il à lui laisser toute la liberté dont son esprit et son imagination avaient besoin.

A l'époque où commencèrent à paraître les *Notes et Impressions*, Weiss avait pleinement conquis une place distincte et éminente dans les lettres et la presse. Un grand éclat de succès avait marqué tous ses pas dans la double carrière qu'il parcourait, tour à tour ou en même temps écrivain politique, écrivain littéraire, auteur de Premiers-Paris quotidiens, ou critique de feuilleton ou de revue. Au début, il avait pris une remarquable part aux conférences de la rue de la Paix.

Nous avons parlé précédemment, à propos de *Molière* (1), des conférences de l'Athénée; de ces leçons de haute littérature et de haute histoire, où un grand sujet, qui semblait commencer à s'épuiser, était renouvelé par une si pénétrante étude, avec un talent si original et si personnel.

Plus tard, il avait été chargé de rédiger par quartiers les articles politiques les plus en vue du *Journal des Débats*. C'était sous l'Empire, époque hérissée de difficultés et de périls pour un journaliste; car on vivait sous le régime des avertissements, des amendes, des suspensions, des suppressions. Weiss sut avec un art consommé éviter les nombreux écueils. C'est à cette

(1) *Molière*, par J.-J. Weiss. Calmann-Lévy, éditeurs.

époque difficile qu'il entra en pleine possession de lui-même; son talent acquit une grande sûreté, sans rien perdre de son essor; son esprit une justesse et une clarté fine et subtile; sa langue une précision toute nouvelle. Qui de notre génération ne se rappelle les Premiers-Paris de Weiss au *Journal des Débats*? Les hommes politiques, et beaucoup de ceux-là même qu'il combattait les lisaient avec un charme sérieux, le parti libéral avec un vrai ravissement, tandis que le Gouvernement impérial s'en montrait atteint au vif, et s'irritait de son impuissance à en réprimer les libertés et les audaces savamment ménagées. De quelle main habile, avec quel mélange de hardiesse et de précautions, par quels adroits détours, par quelles ingénieuses trouvailles d'allusions, de citations, d'apologues, Weiss savait faire comprendre et deviner à ses lecteurs ce qu'il ne pouvait dire ouvertement; et avec quelle clairvoyance il sut prophétiser les malheurs de la politique extérieure de Napoléon III, annonçant l'unité fatale et dangereuse de l'Italie, puis l'unité inévitable de l'Allemagne.

Ce stage brillant aux *Débats*, à côté des Edouard Bertin, des John Lemoinne, des Saint-Marc Girardin, des de Sacy, des Prévost-Paradol, ouvrit à Weiss toutes les portes de la presse; il écrivit depuis tour à tour dans le *Courrier du Dimanche*, le *Journal de Paris*, le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Nain Jaune* et autres (1).

Pour le *Journal des Débats*, cependant, où il avait

(1) Nous avons réuni en un volume intitulé *Combats constitutionnels (1868-1886)* un grand nombre des articles politiques de Weiss. Bibliothèque Charpentier, 1893.

débuté, il avait gardé un sentiment particulier de vénération et de reconnaissance; aussi, dans les dernières années de sa vie, au lendemain de l'effondrement du grand ministère Gambetta, alors qu'il était désabusé de la politique, le vit-on revenir dans sa chère et vieille maison des *Débats*, et accepter d'y faire la chronique théâtrale, d'y écrire ces feuilletons du lundi que nous avons réunis sous le titre de *Trois années de Théâtre* (1). Tous ceux qui les ont lus et relus peuvent témoigner avec quelle pénétrante intelligence, quelle expérience humaine, quelle connaissance du théâtre, avec quelle verve et en même temps avec quelle solidité et quelle délicatesse de goût et d'esprit classique il sut juger les maîtres anciens et les jeunes auteurs dramatiques de son temps.

Il serait intéressant de relire aujourd'hui les articles que Weiss écrivait sous l'Empire, de les comparer à ceux qui datent de l'époque des *Notes et Impressions*. Plus de vingt années séparent ces deux périodes. Dans l'intervalle, Weiss avait beaucoup écrit. Lui, à qui la nature avait généreusement départi un don précieux, celui de *voir*, il avait eu de nombreuses et riches occasions de l'exercer; il avait beaucoup vu : deux ou trois révolutions, les tragiques événements de l'année terrible, *une troisième République*. L'Empire finissant l'avait fait secrétaire des Beaux-Arts, la République l'avait placé, sans l'y laisser longtemps, il est vrai, au Conseil d'État. Il avait donc vécu, en quelque sorte, ces événements, il

(1) J.-J. Weiss, *Trois années de Théâtre* (1883-1885), 4 volumes Calmann-Lévy, éditeurs.

avait manié les hommes, il avait été dans la politique en contact avec le jeu des passions humaines. Les circonstances, l'expérience, la raison, avaient-elles, vers les dernières années de sa vie, affermi ses convictions ou les avaient-elles modifiées? Et, à l'époque qui nous occupe aujourd'hui, alors qu'il écrit dans la *Revue Bleue* sous le régime d'une liberté absolue de la presse, abrité derrière un pseudonyme, dans une Revue où il est le maître d'écrire sur tous et sur toutes choses, Weiss avoue-t-il un changement dans ses opinions et ses idées, nous découvre-t-il le fond de sa pensée, nous livre-t-il le secret de sa conscience, et, si nous relisons tous ses articles de cette date, découvrons-nous des variations dans son esprit et dans ses doctrines?

Nos lecteurs reconnaîtront sans doute chez l'écrivain la même netteté et précision mordante de langage, la même verdeur d'allure, la même sonorité d'accent, et, maintes fois, le même brio, les mêmes saillies d'esprit et d'imagination, la même acuité d'ironie. Peut-être aussi trouveront-ils chez le penseur une nuance, inobservée jusque-là, de mélancolie, nous dirons presque de tristesse, une sévérité et une autorité qui font que ses jugements semblent tomber de plus haut. Peut-être jugeront-ils que le Weiss de ces années, lorsqu'il touche aux questions religieuses, se montre plus enclin qu'autrefois au respect de l'Orthodoxie; que lui, de bonne heure si imbu de l'âme des vieux maîtres, se présente plus qu'autrefois armé de son *Credo* classique; qu'il s'élève avec quelque chose de grave et de plus mûr, et sans mélange d'outrance paradoxale, contre les fausses idées du jour,

contre les passions étourdies ou aveugles des foules.

Enfin, pour la politique, où en était-il à cette heure-là? N'oublions pas que ce n'était pas comme journaliste politique que J.-J. Weiss participait à la rédaction de la pacifique *Revue Bleue*. Sans doute, du vaste champ que, sous cette inoffensive rubrique de *Notes et Impressions*, il lui était donné d'y parcourir, la politique n'était pas exclue, et ne pouvait l'être. Mais ce qui s'en retrouve encore dans cet entretien périodique avec le public sur tant de choses diverses, ne fait suite, ni pour la nature des questions, ni pour l'esprit, le ton, l'allure, à celle qu'il avait si longtemps, ailleurs, et si délibérément pratiquée. Ce n'est plus du tout une politique militante, politique guerroyante au service d'un ensemble de principes et d'idées déterminé, d'une *cause*, à faire prévaloir et triompher. On se trouve en présence d'un esprit calme, assagi, d'autant plus élargi; d'un pénétrant observateur, assis, les yeux bien ouverts, devant le spectacle varié que lui donnent, en cette année de grâce 1880, la société française et le monde parisien en particulier.

En somme, à les considérer d'ensemble, ces *Notes* que J.-J. Weiss écrivait pour la *Revue Bleue* sont surtout d'un penseur moraliste aux prises avec l'actualité, d'une sorte de chroniqueur moral du temps présent, infiniment plus que d'un politique. Là, bien souvent, à des observations de bon sens et de fine raison sur des états d'esprit qu'il regrette ou s'afflige de voir se propager, aux efforts d'une prévoyante sagesse contre certains courants d'idées et de mœurs, d'une nouveauté inquiétante ou suspecte, viennent se mêler des jugements réfléchis,

pesés, sur les hommes, sur des personnages du jour ou de la veille, en évidence ou célèbres à différents titres, qu'il a vus de près, pu observer à loisir, disons mieux : des *portraits*. Car ce sont en vérité des portraits, de vivants et excellents portraits, tracés par ce fils de La Bruyère et de Saint-Simon avec un soin, une intensité de regard, une verve de burin et, pour être juste, hâtons-nous d'ajouter, avec une absence de parti pris et des scrupules d'équité qui les rendent, pour une bonne part, définitifs, et nous semblent les mettre en avance sur ceux que doit tracer à son tour des mêmes acteurs, en rendant sur eux ses arrêts, l'impartiale histoire. Voyez, entre autres, ceux pour lesquels ont posé devant lui, sans le vouloir, des hommes d'État ou des lutteurs politiques comme M. Rouher, M. Dufaure, Gambetta, Adolphe Crémieux, Rochefort; des écrivains comme Barbey d'Aurevilly, Paul de Saint-Victor; un orateur d'église populaire, le Père Didon. Parmi ces personnalités très diverses de la vie publique sont venus se glisser des originaux ou des excentriques de la vie privée, saisis gaiement sur le vif, avec une pointe de caricature qui n'exagère que peu l'étrangeté comique de leurs façons et de leur figure (le vieux philologue, M. Hase; le maître italien de la lame, San Malato, non moins divertissant dans son étonnante leçon d'escrime, sinon plus, que le tireur d'épée du *Bourgeois gentilhomme*). Quelle variété! Que de piquantes ou charmantes rencontres! Des excursions de vacances des temps de repos sur une plage fréquentée, ont amené d'autres impressions encore, *des impressions de voyage* ou de villégiature. De celles que cette imagination vive avait gardées un beau

soir d'été à Royan, au bord des flots, au bruit d'un concert, s'est composé tout un tableau d'une vérité, d'une fraîcheur, d'une douceur merveilleuse, égal aux chefs-d'œuvre des maîtres du genre par la magie de la couleur, par une poésie d'expression qui permet d'appliquer à la prose de l'auteur ce qu'il a si bien dit lui-même de celle d'Alphonse Daudet.

M. Daudet (qui avait commencé par les vers) s'est contenté de plus en plus de l'instrument inférieur de la prose. C'est que la prose, entre ses mains, se prêtait à rendre les images et les sensations de la poésie. Il l'avait pétrie, cette prose, à son usage personnel, il se l'était façonnée toute neuve et tout originale, mais sans lui permettre d'offenser le génie invétéré de la langue française...

Cette chronique, dont la durée fut de deux ans à peine, et sur laquelle vingt-trois ans ont passé, nous offrait donc, à la reprendre dans ses parties les plus dignes de revivre, la matière d'une attrayante publication (1).

Au legs des papiers de J.-J. Weiss, à ce précieux legs, dont les mains amies qui l'ont reçu se sont efforcées de faire bon usage, se trouvait jointe une quantité considérable de lettres, tout un trésor épistolaire d'un intérêt facile à comprendre, bien que formé, pour une bonne part, de lettres à lui adressées par des correspondants divers, et beaucoup plus que de celles qu'en divers temps il écrivit lui-même.

Celles de ces dernières, que nous donnons dans le

(1) *Notes et Impressions*, par J.-J. Weiss. Calmann-Lévy, éditeurs.

volume *Notes et Impressions*, nous paraissent avoir toute chance de curieux accueil et de bienvenue. Par plus d'un côté, elles viennent éclairer d'un surcroît de lumière un talent et une nature d'homme qu'on ne peut connaître et pénétrer. Après le J.-J. Weiss des journaux politiques, le J.-J. Weiss critique de littérature et d'art, le J.-J. Weiss conférencier, le J.-J. Weiss *reviewer*, elles évoquent ou commencent à révéler un J.-J. Weiss *épistolaire*, par conséquent, à plus d'un égard, plus intime, plus lui-même.

Elles sont, de sujets et d'esprit, très diverses. Autre chose sont les réponses que faisait par la poste, en toute liberté, le J.-J. Weiss de 1871 à des questions comme celles-ci : Quel est, dans la République à peine naissante, l'état des partis, et quelles chances peuvent rester aux divers *prétendants?* — De quel degré d'ambition peut être soupçonné, en ce moment de crise et d'anarchie, M. Thiers? Autre chose, les confidences où, beaucoup plus jeune, il s'épanchait avec une vieille amie, restée loin de lui, sur les ennuis, les tristesses, les distractions mondaines de son séjour d'universitaire à Dijon. Parmi ces confidences, celle d'un sentiment qui, dans cette dernière étape de sa vie de province, fut le charme et le tourment de sa trentième année, offre le plus original et le plus piquant mélange de sincérité, d'humour, de jeunesse de cœur, de fine observation et de bonne grâce à rire et se moquer des autres et de lui-même. Les pages familières où il conte à cette amie les incidents d'un bal et surtout d'un souper chez une belle dame, dame d'esprit et grande coquette, Célimène de province qui l'attirait par ses « ensorcelle-

ments » et le « désenchantait » par ses manèges et ses caprices, peuvent être mises au nombre des chefs-d'œuvre du récit, du récit enjoué par lettre (1).

Les amis, les correspondants que nous avons rassemblés assez nombreux autour de lui, seront-ils moins bien reçus? Celles de leurs lettres que nous publions méritaient, par ce qu'elles nous disent de lui, de venir servir aux siennes d'accompagnement et de cadre. Ce sont, le plus souvent, des encouragements ou des félicitations à l'éminent journaliste sur la ligne qu'il s'est tracée, et qu'il suit avec autant d'habileté que de vaillance; ce sont des remerciements d'auteurs au critique, pour des articles, des comptes rendus, des études, où il s'est montré juge aussi intègre et consciencieux que compétent, et ne s'est pas fait faute de joindre d'honnêtes réserves ou de fortes restrictions aux justes louanges. On a ainsi, sur la largeur d'esprit et l'indépendance de jugement dont il a donné tant de preuves, tout un ensemble de témoignages dont l'unanimité l'honore hautement (2).

D'ailleurs, ces lettres sollicitent l'attention par elles-mêmes; elles la commandent par la distinction, l'éclat ou la célébrité des noms dont elles sont signées, et par tout ce que leurs auteurs, en y parlant d'eux-mêmes, nous

(1) Voir, parmi ses lettres écrites de Dijon (1858 ou 1859), celle qui commence par ces mots : « Je paresse, moi, je paresse. »

(2) Taine, en le remerciant d'un article, lui disait : « Tu as trouvé le moyen de plaire aux gens et de leur dire des vérités, d'être *agréable et indépendant.* » Lettre du 20 décembre 1859.

Guizot, dans un cas pareil, lui écrivait : « Vous avez, Monsieur, le goût fin et exigeant; vous savez choisir et marquer des degrés dans votre suffrage. » Lettre du 4 décembre 1863.

apprennent ou nous rappellent de leurs principes, ou de leurs sentiments et de leurs opinions, et de l'attitude prise, du rôle tenu par eux sur les scènes où ils se sont produits. Que de personnages ayant fait figure dans le siècle dernier, et même grande figure, viennent ainsi tour à tour rendre hommage aux talents et au caractère de notre ami, et, dans les retours sur eux-mêmes d'un rapide entretien, confirmer, ou éclaircir, ou modifier, ce que déjà nous savions de chacun d'eux!... C'est Taine, un normalien brillamment émancipé, lui aussi, Taine déjà célèbre qui vient, d'un mot cordial, remercier l'ancien confrère et ami d'une sympathique et franche appréciation de son œuvre, et qui, à cette occasion, s'applique à définir en paroles précises l'espèce de penseur et d'écrivain qu'il veut être. C'est Dumas fils, rendant grâces pour une attentive et consciencieuse étude de son théâtre, où critiques et conseils ne lui ont pas été épargnés, et se bornant à revendiquer pour les nouveautés et les audaces de sa dramaturgie plus de sincérité, d'inspiration native et réfléchie, d'art indépendant et désintéressé, que son scrupuleux juge ne lui en a prêté. C'est Renan, le Renan du Collège de France, prenant soin d'éclairer, par une tranquille et grave appréciation de la disgrâce qu'il subit (suspension de son cours), l'article de journal qui fera justice de ce coup despotiquement frappé sur la libre pensée. Mais voici un grand politique, M. Thiers, qui se déclare lecteur assidu et charmé du *Journal de Paris*, et qui, tout en se défendant de vouloir peser en quoi que ce soit sur la direction de cette feuille, ne laisse pas d'indiquer au plus avisé et au plus brillant de ses rédacteurs quelques points

importants à toucher, et toute une politique à suivre. Voici... le comte de Paris, Philippe d'Orléans, qui du fond de l'Orient où il promène un loisir qu'il déplore, envoie l'expression d'une gratitude émue pour un portrait de la princesse Hélène, sa mère, portrait d'impartial et délicat historien et de maître-peintre. Et voici, d'un autre exilé, d'un proscrit, tombé de haut, quelques brèves et reconnaissantes paroles à l'auteur d'un jugement inespéré dont il vient d'être l'objet, jugement rendu sans parti pris d'aucune sorte par un ancien adversaire, dans un esprit de calme justice et d'équité rare. Cet exilé, ce proscrit n'est autre que Napoléon III, enseveli, perdu dans sa triste retraite de Chislehurst!... Voilà quelles surprises apporte avec lui le nouveau volume *Notes et Impressions* et comme, à la lumière de ses fragiles documents fidèlement exhumés, se lève et se déploie devant nous, défile sous nos yeux, soudainement évoqué pour quelques instants, tout un monde, celui-là même où J.-J. Weiss a vécu, lutté, brillé, et aux souvenirs duquel son nom demeure pour toujours et glorieusement attaché!

Des lettres, d'aimables lettres de femmes, trouvées parmi toutes ces lettres de politiques, de journalistes, d'écrivains, d'hommes d'État, ont dû, en venant enrichir et parer ce recueil, perdre leurs signatures; elles disent assez, quelques-unes surtout, par la délicatesse des sentiments, les grâces légères du tour, le marivaudage aisé de la causerie, de quel monde, fin autant que poli, elles sont parties; elles nous disent de façon non moins précise combien, dans ce monde de choix, qui ne s'ouvre qu'à bon escient, Weiss se vit accueilli, recherché, fêté, pour

l'éclat de son nom et pour lui-même; à quel point en dépit de ses distractions et de ses infractions involontaires aux élégances extérieures, il sut, par les charmes de son esprit et la distinction de sa personne, s'y naturaliser.

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 49748.



